



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

FÉVRIER 1850.

2^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE. QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE VI.



des relations extérieures.

ANDIS que Napoléon distribuait des couronnes autour de lui et qu'il faisait asseoir ses frères sur les trônes de Naples, de Hollande et de Westphalie, la Russie et l'Autriche s'occupaient de réparer les désastres d'Austerlitz. Sur ces entrefaites, une note du cabinet de Berlin, comparable, pour l'extravagance des idées, au fameux manifeste publié par le duc de Brunswick en 1792, fut adressée à M. de Talleyrand, alors ministre. Cette note débutait par une espé-

ce de considérant où il était dit, en parlant de Napoléon :
" . . . Lequel est parvenu à ce degré d'ambition que rien ne peut satisfaire, et qui marche sans cesse d'usurpation en usurpation, etc." Elle se terminait par une sommation faite à l'armée française, au nom de l'armée prussienne, d'avoir à évacuer l'Allemagne par journées d'étape.

Lorsque M. de Talleyrand donna connaissance à Napoléon de cet ultimatum, dicté par l'orgueil dans un moment de délire et attribué, cette fois encore, au vieux duc de Brunswick, l'empereur n'en laissa pas achever la lecture, et arrachant cette pièce des mains de l'ex-évêque d'Autun pour la froisser convulsivement dans les siennes :

— Assez ! lui dit-il avec un regard terrible.

Puis il ajouta avec un sourire amer :

— Je plains le roi de Prusse de ne pas entendre le français, car bien certainement il n'a pas lu cette rapsodie qu'on a l'audace de m'envoyer en son nom !

A partir de ce moment, l'empereur ne fut plus occupé que des préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir. Lorsqu'il eut étudié exactement, sur la carte, les positions de l'ennemi, qui occupait déjà toute la Bavière, il dit :

— Mon armée sera le 8 en présence des Prussiens. Je les batterai le 10 à Saalfeld ; ils se retireront sur Iéna ou sur Weimar, où je les batterai encore. Le 14 ou le 15, l'armée prussienne n'existera plus, et du 20 au 25, mes aigles victorieuses planeront sur les clochers de Berlin.

Napoléon aurait eu le don de seconde vue qu'il n'aurait pas mieux deviné. Le 13 il était à Iéna, où il établit son quartier général. Or, à quatre heures du soir, les premières compagnies de nos éclaireurs, ayant débouché du haut de la montagne qui dominait, découvrirent les premières lignes ennemies. L'empereur alla les reconnaître ; le soleil n'était pas encore couché. Il mit pied à terre et s'approcha jusqu'à ce qu'on lui eût tiré quelques coups de fusil. Alors il revint pour presser la marche de ses colonnes, en indiquant de vive voix à chacun de ses généraux la position qu'ils devaient occuper. Il quitta ensuite l'habitation de la princesse de Reuss-Lobenstein pour venir établir son bivac au milieu de sa garde, et invita à souper ceux des chefs de corps qui étaient présents. Avant de se coucher, il voulut s'assurer par lui-même qu'aucune voiture de munition n'était restée en bas. Ayant descendu la montagne, il trouva toute l'artillerie du maréchal Lannes engagée dans un ravin que l'obscurité avait fait prendre pour un chemin.

Ce défilé était tellement resserré que l'essieu des pièces portait des deux côtés sur le rocher. Dans cette position, l'artillerie ne pouvait ni avancer ni reculer, parce qu'il y avait deux cents fourgons à la suite les uns des autres ; et cette artillerie était justement celle qu'il comptait, le lendemain, employer la première, celles des autres corps étant restée en arrière. Cette vue l'irrita. Il s'informa d'abord du général qui commandait ce convoi, fort étonné de ne pas le trouver là ; puis, sans se répandre en reproches inutiles contre ce chef de

corps, en véritable officier d'artillerie qu'il était, il rassembla les canonniers, leur fit prendre les outils du parc, fit allumer les falots, et lui-même en prit un avec lequel il éclaira les artilleurs qui, sous sa direction, travaillèrent à creuser et à élargir le ravin jusqu'à ce que la fusée des essieux cessât de porter sur le roc. Il ne se retira que lorsque les premières voitures furent passées, ce qui n'eut lieu que vers une heure du matin ; puis il songea à regagner son bivac. Mais avant d'y retourner, il voulut donner un dernier coup d'œil aux avant-postes les plus voisins.

Au commencement de la nuit, il avait fait une gelée blanche accompagnée d'un brouillard assez épais. Cette disposition de l'atmosphère avait engagé Napoléon à former ses troupes en grosses masses qui se touchaient presque, afin d'être plus facilement déployées le lendemain. Le vaste plateau qu'elles occupaient n'était pas à plus de 200 toises de la position des Prussiens. Les sentinelles ne distinguaient rien à dix pas autour d'elles. La première, entendant quelqu'un marcher dans l'ombre et s'approcher des lignes, cria deux fois : *Qui vive !* et s'apprêtait à faire feu, à la troisième interrogation. L'empereur, vivement préoccupé, ne fit pas de réponse. Une balle siffla à son oreille et le tira de sa rêverie.

S'apercevant alors du danger qu'il vient de courir et de celui dont il est incessamment menacé, il se jeta ventre à terre. Cette précaution était sage, car à peine s'était-il tenu quelques secondes dans cette posture, que d'autres balles sifflèrent au-dessus de sa tête. Ce premier feu essuyé, Napoléon se relève, appelle à lui, se dirige vers un poste voisin et se fait reconnaître. Il y était encore lorsque le soldat qui avait fait feu le premier sur lui y arrive, après avoir été relevé de faction. C'était un jeune voltigeur du 12^e de ligne. L'empereur lui ordonne de s'approcher, et le prenant par une oreille qu'il pince fortement :

— Ton nom ? lui demande-t-il.

— François Morissot, répond le soldat stupéfait, car il vient de reconnaître l'empereur.

— Comment ! drôle, tu me prends pour un Prussien ?

Puis s'adressant aux soldats qui l'entourent, il ajoute en s'écouant :

— M. Morissot, à ce qu'il paraît, ne jette pas sa poudre aux moineaux : il ne tire qu'aux empereurs !

Le voltigeur était si troublé de l'idée qu'il eût pu tuer le *Petit Caporal*, que ce fut à grand-peine qu'il parvint à balbutier ces paroles :

— Dame ! mon empereur... faites excuse !... c'était la consigne... Si vous ne répondez pas, ce n'est pas ma faute... Il fallait au moins me dire que vous ne vouliez pas me répondre.

Napoléon le rassura et lui dit en quittant le poste :

— Morissot, c'est moi qui ai eu tort ; aussi, ne te fais-je pas de reproches. Du reste, c'était assez bien ajusté pour un coup tiré à tâtons ; mais écoute : dans quelques heures il fera jour, tire plus juste, et je te prouverai que je n'ai pas de rancune.

Il était près de trois heures du matin lorsque Napoléon fut de retour à son bivac. Il s'enveloppa de son manteau et s'endormit profondément. Le 14 octobre 1806, à la pointe du jour, il était à cheval : la grande armée était sous les armes une heure auparavant. Il passa devant toutes les lignes en

rappelant aux soldats qu'il y avait un an, à pareille époque, ils avaient pris Ulm.

— L'armée prussienne est cernée, leur dit-il, elle ne se bat plus que pour pouvoir effectuer sa retraite. Le corps qui la laisserait passer serait perdu d'honneur !... Soldats, ajouta-t-il en élevant la voix, je lui retirerai ses aigles !

— Marchons ! marchons ! *Vive l'empereur !* s'écria-t-on de toutes parts.

Aussitôt l'armée s'étendit dans toutes les directions, et l'action s'engagea sur toute la ligne par un feu terrible. Au milieu de la mêlée, les troupes françaises conservaient toute la gaieté nationale. Un soldat du 45^e de ligne (les enfants de Paris) que ses camarades appelaient l'*Empereur*, parce qu'en effet il était de petite taille et qu'il avait quelque ressemblance avec Napoléon, impatienté de l'obstination des Prussiens, s'écrie :

— A moi, grenadiers ! En avant ! suivez l'empereur !

Et il se jette au plus épais. Ses camarades le suivent en donnant l'exemple, et la garde du roi de Prusse est enfoncée.

Le soir après l'action, Napoléon nomma son homonyme caporal sur le champ de bataille, et lui donna lui-même l'accolade en le décorant. Dès ce jour, les soldats du 45^e n'appelèrent plus ce grenadier autrement que le *Grand Caporal*, pour le distinguer du *Petit*, qu'il avait eu l'insigne honneur d'embrasser.

Le surlendemain de la bataille, Napoléon, monté dans une petite calèche découverte, partit pour Weimar. Ce fut en allant de Mersbourg à Halle qu'il traversa le champ de bataille de Rosbach. Il avait si présentes à l'esprit les dispositions de l'armée du grand Frédéric et celles de la nôtre à cette époque, qu'arrivé à Rosbach même, il dit à Savary :

— Galopez dans cette direction : vous trouverez à un quart de lieue d'ici la colonne que les prussiens ont élevée en mémoire de cet événement.

Si la moisson n'eût pas été faite, Savary n'aurait jamais pu découvrir cette colonne. Placée au milieu d'une plaine immense, elle n'était guère plus haute que les bornes que l'on voit sur nos routes pour marquer les distances. Dès qu'il l'eut trouvée, l'aide de camp noua son mouchoir au bout de son sabre et l'agita en l'air pour servir de direction à l'empereur, qui vint le rejoindre aussitôt. Toutes les inscriptions du monument avaient été effacées par le temps. Après avoir tourné tout autour en silence et les bras croisés sur la poitrine, Napoléon prit une sorte d'élan et appliqua un vigoureux coup de talon de botte à la colonne pour la jeter bas. Il s'y reprit à plusieurs fois en disant :

— Allons donc ! cela ne doit pas tenir ! Il ne s'agit que de donner du pied dedans !

Mais comme la colonne ne bougeait pas et que ces vaines tentatives l'avaient essoufflé, ayant aperçu dans le lointain la division Suchet qui se remettait en marche, il fit dire à ce général de lui envoyer quelques sapeurs. Il ne fallut qu'un moment à ceux-ci pour déterrer la colonne et la charger sur une charrette qu'on fit partir immédiatement pour Paris. Puis il se remit en route pour Berlin, où il fit son entrée. Le premier ordre qu'il donna à Savary, en arrivant au palais, qu'il trouva intact, fut d'aller immédiatement s'emparer des lettres qui se trouvaient à la poste.

Parmi celles qui furent interceptées, il en était une adressée au roi de Prusse, écrite et signée de la main du prince de Hatzfeld, resté à Berlin comme membre du gouvernement provisoire prussien. Dans cette lettre, il rendait compte à son souverain de tout ce qui s'était passé dans la capitale depuis son départ, et il joignait à des réflexions qui n'avaient rien de flatteur pour Napoléon une énumération de nos troupes, du nombre de pièces d'artillerie qu'on avait parquées dans l'intérieur de la ville, etc. Cette lettre fut aussitôt envoyée à l'empereur; il y avait là, évidemment, un fait de haute trahison.

Napoléon lut plusieurs fois la lettre du prince, et à chaque phrase, il faisait entendre ces exclamations :

— Mais c'est abominable ! On n'a pas d'idée d'une pareille effronterie !... C'est parbleu bien cela : il ne se trompe pas !

Puis ayant mis la lettre dans sa poche, il ajouta, en hochant la tête :

— Quand je ferais fusiller ce monsieur-là, j'espère bien qu'on n'y trouverait rien à redire !... Eh bien ! je le ferai aujourd'hui même, et sans rémission.

Et il donne l'ordre d'arrêter sur-le-champ M. de Hatzfeld. Fort heureusement pour le prince, Napoléon oublia de joindre à son ordre la lettre qui était la seule pièce de conviction à mettre sous les yeux de la commission militaire appelée à juger le fait. Le général Savary, en sa qualité de commandant de la gendarmerie impériale, était ordinairement chargé de ces sortes d'arrestations; mais Napoléon l'avait envoyé en commission le matin, et comme il n'était pas encore de retour, Rapp, à son grand regret, fut obligé de suppléer à cette absence. Napoléon, resté seul avec Berthier, lui dit de s'asseoir pour écrire l'ordre en vertu duquel M. de Hatzfeld doit être traduit devant une commission militaire. Le major général essaye d'attirer quelques représentations. Napoléon perd patience, et, de son poing fermé, frappe d'une telle force sur le bureau devant lequel le major général est assis, que tout ce qui se trouve dessus saute en l'air, même la lourde écriture. Berthier se lève tranquillement et sort du salon. Alors l'empereur, comme honteux de son emportement et ne trouvant plus de paroles sur ses lèvres, se croisa les bras et suivit Berthier des yeux en restant immobile. Devenu un peu plus calme, il appela Rapp, qui était tenu comme retranché dans la pièce voisine.

— Rapp, lui dit-il, mettez-vous à cette table et écrivez.

Et, sans interrompre sa promenade, Napoléon dicta ce qui suit :

« Notre cousin le maréchal Davoust, au reçu de la présente nommera immédiatement une commission militaire composée de sept colonels de son corps d'armée, dont il sera président, afin de faire juger, comme convaincu de trahison et d'espionnage, le prince de Hatzfeld. Le jugement devra être rendu et exécuté aujourd'hui, avant six heures du soir. Les troupes du corps d'armée de notre cousin le maréchal Davoust prendront les armes, et assisteront à la lecture du jugement ainsi qu'à son exécution. »

Napoléon prit la plume des mains de Rapp, relut à voix basse ce qu'il venait de dicter; puis, après avoir signé, changeant de ton, il lui dit avec une feinte douceur :

— A la bonne heure, toi ! tu m'obéis, tu as foi en ton empereur, tu ne le maltraites pas comme font certains autres.

Tiens ! continua-t-il en lui remettant la lettre de M. de Hatzfeld, expédie sur-le-champ cet ordre, auquel tu joindras la lettre que voici.

Rapp ne fit rien de tout cela, bien qu'il tremblât pour lui et pour le prince, puisque au lieu de l'avoir envoyé au quartier général de Davoust il l'avait laissé au palais, malgré l'ordre formel que l'empereur lui avait donné. Il se contenta de mettre les deux lettres dans sa poche.

Cependant, un avis officieux ayant prévenu madame de Hatzfeld de l'arrestation de son mari, elle était accourue auprès du grand maréchal, lorsque tout à coup le cri : *Aux armes !* et les tambours se font entendre au dehors. C'est Napoléon qui rentre au palais. Le grand maréchal quitte la princesse et court à la rencontre de l'empereur, qui, suivi de Rapp et de Savary, est déjà parvenu au haut de l'escalier. Duroc n'étant pas dans l'habitude de se trouver en pareil cas sur son passage, sa présence étonna l'empereur :

— Ah ! ah ! monsieur le grand maréchal, lui dit-il ; est-ce qu'il y aurait encore du nouveau ?

— Oui, sire, répondit Duroc.

— En ce cas, suivez-moi, reprit Napoléon en pressant le pas ; nous allons voir cela.

Mais à peine est-il entré dans le premier salon, qu'une femme s'élançant d'une des portes adjacentes, vient se jeter tout éplorée à ses pieds, décline son nom et s'écrie :

— Justice ! sire, justice !

Napoléon la relève avec bonté, fait un signe à Savary, et entre dans son cabinet, suivi de Rapp, qui avait offert le secours de son bras à madame de Hatzfeld, à qui l'émotion et son état de grossesse permettaient à peine de se soutenir. L'empereur ne peut s'empêcher de répéter plusieurs fois : « Pauvre femme ! malheureuse femme ! » Et, croyant que les ordres qu'il a donnés le matin ont été exécutés, il fait signe à la princesse de s'asseoir dans un fauteuil placé près de la cheminée, puis, s'approchant de Rapp, lui dit sans affectation et de manière à n'être entendu que de lui seul :

— Ecris à l'instant au maréchal de suspendre le jugement.

Pour toute réponse, l'aide de camp baisse les yeux et lui remet un papier.

— Qu'est-ce que cela ? demande Napoléon.

Ayant déplié ce papier, il reconnaît la lettre du prince qu'il avait remise à Rapp quelques heures auparavant. Il lui jeta un regard qui semblait pardonner à sa désobéissance :

— Je ne t'en veux pas, lui dit-il à voix basse. Puis, élevant la voix :

— Madame, ajouta-t-il avec bonté, parlez, je vous écoute.

Madame de Hatzfeld, dans toute la candeur de son âme, se plaignit fort longuement de ce qu'on avait injustement calomnié son mari, et termina en lui demandant justice contre ses accusateurs. Napoléon, placé en face d'elle, l'avait écouté patiemment; les coudes appuyés sur les bras de son large fauteuil, n'avait cessé de regarder ses pouces, qu'il faisait tourner l'un sur l'autre. Quand elle eut achevé, il se leva en lui disant avec ménagement :

— Eh bien ! madame, vous saurez que votre mari s'est mis dans un cas tellement grave que, d'après les lois, il a mérité la mort. Tenez, lisez.

Et en même temps il lui donne la lettre du prince. Mada-

me de Hatzfeld jette les yeux sur cette pièce accusatrice. A mesure qu'elle lit, l'effroi se manifeste sur tous ses traits ; dans sa stupéfaction, elle ne s'interrompt que pour bégayer ces mots :

— Ah ! sire !... C'est bien son écriture... je la reconnais.

La princesse regardait Napoléon avec une immobilité qui tenait du délire ; elle tomba sur les genoux, et, les yeux hagards, tendit les bras vers lui.

— Grâce ! sire !... grâce pour mes enfants ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir.

— Madame, continua Napoléon en se rapprochant d'elle, sans cette lettre il n'y aurait point de preuves contre votre mari.

— Hélas ! sire, c'est la vérité !

— Alors je ne vois pas d'autre moyen que de la brûler. Qu'en pensez-vous ?

La princesse tenait toujours le fatal papier dans ses mains, agitées d'un tremblement convulsif, et ne comprenant pas bien les paroles de Napoléon, elle ne savait plus ni ce qu'elle avait à dire ni ce qu'elle avait à faire. L'empereur, remarquant cette indécision, s'approcha d'elle d'avantage, et lui indiquant des yeux et du geste le feu ardent qui pétillait dans la cheminée :

— Allons, madame, lui dit-il d'un ton pénétré, faites comme si vous étiez seule... Vous n'osez pas ? Allons donc ! D'une main il s'était emparé du bras de la princesse et l'avait dirigé jusque dans l'âtre de la cheminée, tandis que de l'autre main il avait saisi la lettre et l'avait jetée au feu en disant :

— Maintenant, madame, je n'ai plus de preuves : M. de Hatzfeld n'est pas coupable.

Puis, ayant aidé la princesse à se relever, il chargea Savary de la reconduire jusqu'à son hôtel.

Deux jours après cette scène, Joséphine disait à ses dames aux Tuileries :

— Bientôt minuit, et cependant je ne puis me décider à vous quitter, persuadée que ce soir j'aurai des nouvelles de l'empereur.

A peine avait-elle prononcé ces mots, que le galop d'un cheval se faisait entendre dans la cour des Tuileries.

— Ah ! s'écria-t-elle en battant des mains, une lettre ! j'en étais sûre.

En effet, c'était encore Moustache, qui, après être allé à Constantinople, à Saint-Petersbourg et à Madrid, arrivait cette fois de Berlin à franc étrier, après avoir franchi deux cent quarante-cinq lieues en soixante heures. Au bout de quelques minutes, un chambellan entra dans le salon d'un pas grave et présentait à Joséphine la lettre suivante :

Berlin, 6 novembre 1806, neuf heures du soir.

Ma chère amie, j'ai reçu la lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais au delà de tout celles qui sont intrigantes et qui mènent leur mari par le nez ; je me suis accoutumé qu'aux femmes bonnes et conciliantes ce sont les seules que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu apprendras que j'ai été fort bon pour une femme qui s'est montrée con-

sible, attachée à son mari, et dont l'accent allait à l'âme ; si elle fut venue deux heures plus tard, c'était fait de lui, tandis qu'en ce moment il est tranquille auprès d'elle, et cette femme est heureuse. Tu vois donc bien que j'aime les femmes naïves et douces : mais c'est que celles-là seules te ressemblent. Adieu, tout à toi.

“NAPOLÉON.”

Tel fut l'empereur à l'égard de madame de Hatzfeld.

La cour de Prusse avait fui avec tant de précipitation qu'elle n'avait pu rien enlever du palais. Napoléon alla visiter le caveau où reposaient, dans un cercueil de bois de cèdre sans ornement, les cendres du grand Frédéric. Puis il parcourut les châteaux du Grand et du Petit Sans-Souci ; ce dernier surtout l'intéressa vivement. Il voulut voir l'appartement que le roi de Prusse avait habité. On l'avait toujours religieusement respecté ; aucun des meubles n'avait été ni changé ni déplacé. L'empereur les examina curieusement, faisant jouer les serrures, ouvrant les armoires et touchant à tout ce qu'il trouvait sous sa main.

— Ma foi ! dit-il d'un ton de surprise en s'asseyant sur un vieux canapé, ce n'est certainement pas à la magnificence de son mobilier que cet appartement doit son prix, car il n'est guère de magasin de friperie à Paris où l'on ne puisse trouver un plus beau meuble. Je ne pense même pas qu'il existe de vieille douairière au Marais qui ne soit mieux logée.

Mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver, dans la chambre à coucher où était mort le monarque prussien, l'épée, la ceinture et le grand cordon des ordres qu'il portait : il s'en empara avec vivacité.

— Ah ! ah ! messieurs, s'écria-t-il avec enthousiasme en s'adressant à ceux qui l'entouraient, je préfère ces trophées à tous les trésors du roi de Prusse.

Toute la garde étant arrivée à Charlottembourg, dès qu'elle fut rassemblée, on lui donna l'ordre de se mettre en grande tenue, parce que Napoléon voulait qu'elle fit, elle aussi, son entrée triomphale dans la capitale de la Prusse. Or, sur la place principale de Berlin s'élevait une colonne portant le buste du grand Frédéric. Arrivé sur cette place, Napoléon fit le tour de la colonne au galop ; puis, se plaçant à cinquante pas en avant et baissant la pointe de son épée qu'il tenait à la main, il ôta son chapeau, tandis que les tambours battaient aux champs et que les troupes commençaient à défilé au pas ordinaire, musique en tête, entre lui et la colonne, et présentaient les armes en passant devant le buste du roi.

Cette manœuvre, si conforme au caractère de l'empereur, ne fut pas du goût de quelques vieux gregnards, qui, la moustache encore toute noircie de la poudre d'Iéna, auraient préféré un bon billet de logement à cette cérémonie vraiment sublime dans son genre. Aussi ne dissimulèrent-ils pas leur mauvaise humeur. L'un d'eux notamment exprima son mécontentement assez haut pour que ses paroles arrivassent aux oreilles de l'empereur :

— Ohé ! le buste ! On s'en moque... pas mal, du buste !... avait dit ce soldat en se servant d'une expression plus énergique.

A ces mots, Napoléon fit un mouvement brusque sur son cheval, et, étendant le bras pour désigner la compagnie qui

défilait, il s'écria d'une voix retentissante :

— Halte ! grenadiers ! . . . Capitaine, faites sortir des rangs celui de vos hommes qui s'est permis de parler ! . . . Ce doit être le numéro huit ou neuf du second rang. Qu'il vienne ici me répéter, à moi, ce qu'il vient de dire tout à l'heure !

Un caporal de grenadiers sort bientôt des rangs, et, sans changer de port d'armes, il s'avance les yeux baissés vers l'empereur, et reste impassible devant lui. Napoléon connaît ce sous-officier : c'est un de ceux qu'il appelle *les anciens*.

— A ! ah ! fait-il en torturant la petite cravache qu'il tient à la main ; c'est-à-dire que ce sont toujours les mêmes ! . . . ceux qui ne connaissent aucune discipline, ceux qui gâtent la garde ! . . . de mauvais soldats !

A ces mots de *mauvais soldat*, un léger tremblement agita tous les membres du caporal ; il redressa la tête et grommela quelques sons inarticulés ; mais bientôt il la baissa et redevint immobile. Alors Napoléon lui demanda d'un ton plus bref mais moins sévère :

— Voyons ! qu'avais-tu à grogner tout à l'heure ? sais-tu seulement quel est ce buste ?

— Connais pas ! murmura bien bas le caporal.

— Ah ! tu ne le connais pas ! reprit Napoléon en appuyant sur chacun de ses mots ; eh bien ! moi, je vais te l'apprendre, ignorant ! Ce buste, c'est celui d'un roi, d'un grand capitaine qui était plus sévère que moi sur la discipline, car il eût fait fusiller impitoyablement le premier soldat de son armée qui, en sa présence, se fût permis de parler étant sous les armes. Dis-le à tes camarades, afin qu'ils ne l'oublient pas. Retourne à ta compagnie ; tu mériterais que je te fisse déposer tes galons, car tu n'es pas digne de porter la grenade !

Ce sous-officier, s'il en avait eu le choix, eût mieux aimé recevoir un boulet dans la poitrine que de telles paroles. Lorsqu'il se fut éloigné, l'empereur dit à demi-voix au major général placé près de lui :

— Je suis persuadé maintenant qu'il n'arrivera jamais à ce gaillard-là d'ouvrir la bouche dans les rangs. Il m'eût été trop pénible d'avoir à punir quand je ne veux que récompenser ; j'ai mieux aimé lui *laver la tête* ; cela servira de leçon aux bavards et aux faiseurs de réflexions.

Les autres régiments continuèrent de défilé dans l'ordre le plus parfait et dans le plus grand silence ; mais, le soir, les soldats ne pouvaient se rendre compte de la *déférence que le Petit Caporal*, disaient-ils, *avait montrée le matin pour la boule d'un monarque qui avait été enfoncé comme les autres*.

Après cette parade, les troupes furent cantonnées dans les environs de Custrin et de Stettin, et la garde fut logée chez les bourgeois de Berlin. Tout le reste du jour l'empereur fut assié- gé de députations : il en vint de Saxe, de Weimar, de partout

Il les accueillit presque toutes avec bienveillance ; mais il n'en fut pas de même du corps diplomatique prussien. En revanche, ayant aperçu dans la foule un curé des environs d'Iéna qu'il savait s'être donné beaucoup de peine pour secourir les blessés, sans distinction de drapeaux, il alla à lui, le remercia avec effusion, et lui donna en même temps une magnifique tabatière d'or ornée de son portrait, en ajoutant du ton le plus aimable :

— M. l'abbé, ceci est en souvenir des militaires français que vous avez soulagés.

Le soir, l'empereur se retira de bonne heure. Arrivé dans sa chambre à coucher, suivi de Rapp, qui était de service auprès de lui :

— Regarde au réveil du grand Frédéric l'heure qu'il est, demanda-t-il à son aide de camp.

— Neuf heures, sire.

— C'est justement l'heure à laquelle il est mort il y a vingt ans, ajouta-t-il d'un air pensif.

Et comme Rapp, après avoir accroché cette grosse montre au chevet du lit de Napoléon, auquel l'épée du monarque prussien avait été également suspendue, regardait avec curiosité une paire de pistolets d'arçon qui lui avait appartenu, il devina la pensée de son aide de camp, et lui dit :

— Les miens sont plus beaux, n'est-ce pas ? mais n'importe ! ces pistolets sont, avec cette épée, un monument précieux. Ne sais-tu pas que l'ambassadeur d'Espagne m'a apporté aux Tuileries l'épée de François Ier. ? L'hommage était grand : il a dû coûter aux Espagnols. Et l'envoyé de Perse ne m'a-t-il pas fait présent aussi d'un sabre qui aurait appartenu à Gengiskan ! eh bien ! toutes riches que sont ces armes, je les eusse données pour la lame de cette épée simesquine, à en juger par la poignée ; tiens, regarde !

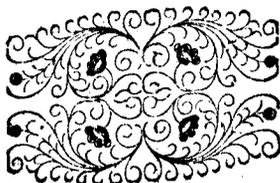
Napoléon avait pris l'épée du grand Frédéric, l'avait examinée avec attention ; puis l'ayant tirée hors du fourreau :

Oh ! oh ! fit-il en posant le bout du doigt sur la pointe de la lame, elle est bien vieille, mais elle pique encore ! Je vais l'envoyer au gouverneur des Invalides : mes vieux soldats des victoires de la grande armée et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosbach.

— Sire, se hasarda à dire Rapp, à la place de Votre Majesté, je ne me dessaisirais pas de cette épée, je la garderais pour moi.

A ces mots, Napoléon jeta à son aide de camp un regard indéfinissable, et, lui prenant l'oreille, lui dit avec douceur cette parole si belle d'un légitime orgueil :

— Est-ce que je n'ai pas la mienne, monsieur le donneur de conseils ? — *A continuer.*



JULIE.

I.—MAUVAISE NOUVELLE.



N'était en 1811. Dans un appartement au cinquième étage de la rue Duphot, deux femmes veillaient à la clarté vacillante d'une chandelle, près d'un feu où deux tisons fumaient sans jeter de flamme. La plus âgée raccommodait du linge ; sa jeune compagne, entourée de godets et de pinceaux, peignait une boîte à thé, sur laquelle voltigeaient déjà des papillons et des oiseaux rivaux de ceux que la Chine nous envoie sur ses laques et ses éventails. Il y avait du malheur autour d'elles ; il était écrit sur cet ameublement pauvre et incomplet, sur ce foyer glacial, et surtout sur la figure inquiète et fatiguée des deux femmes. Elles tressaillirent en entendant un pas sur l'escalier. La porte s'ouvrit, un homme d'un âge mûr, presque un vieillard, entra avec une démarche et un visage qu'il s'efforçait de rendre calmes. Il baisa au front la jeune fille qui s'était avancée vers lui, et s'assit à l'angle de la cheminée, sans dire un mot, sans lever même les yeux ; mais ses mains crispées, qu'il étendait machinalement vers un feu qui ne brillait pas, trahissaient son agitation intérieure.

« Eh bien ! mon ami, hasarda enfin la femme âgée en déposant l'aiguille que ses yeux troublés et sa main hésitante ne guidaient plus.

— Ma chère Elisabeth, j'ai perdu ma dernière leçon, l'élève est parti pour le lycée, nous n'avons plus de ressources et bientôt nous n'aurons plus de pain.

— O mes pauvres enfants ! » s'écria la mère.

La figure du vieillard avait pris une expression de tristesse désespérée.

« Ils souffriront et ils mourront, dit-il ; il n'y a plus de place pour nous ici-bas Julie ! Anais ! »

A ce nom, prononcé tout haut, la tête blonde d'une petite fille sortit d'un berceau placé au fond de la chambre, et l'enfant dit :

« M'as-tu appelée, maman ? »

La sœur aînée se rapprocha du berceau, en arrangea les couvertures, embrassa l'enfant déjà rendormi, et murmura : « Dors, mon amour ! » Puis se rapprochant de ses vieux parents, elle resta un instant debout, recueillie en elle-même. Enfin, elle prit la main de son père, la baisa, et dit d'une voix calme :

« Papa, si vous le permettiez, je crois que je pourrais trouver un remède à notre position. »

Le silence que gardait son père l'encourageant, elle continua :

« Vous souvenez-vous, cher père, de cette place de sous-

maîtresse, à Mantes, que l'on m'a proposée, il y a deux mois ! Je crois que je serais en état de la remplir, et si ma mère et vous le permettiez, je pourrais au moins alléger vos charges.

— Oui, pour le pauvre, les enfants sont des charges ! répondit-il amèrement. Et tu voudrais te faire sous-maîtresse, toi, ma chère Julie ?

— Oui, mon père, dit-elle résolument. Je souffrirai bien en vous quittant, mais je souffre bien plus encore en vous voyant ou accablé par le travail, ou réduit aux plus dures privations.

— Dépendre des autres ! toi, une...

— Une Berthaud, papa. Et puis, dépendre pour vous servir, n'est-ce pas une gloire ? A ce prix j'irais au Sénégal. Voyons, papa, faisons nos comptes. On m'a promis six cents francs par an ; je demanderai à l'avance le paiement de la première année, je vous le remettrai. Je n'aurai besoin de rien, car, grâce à ma marraine, ma toilette est au complet. Vous passerez doucement l'hiver, Anais vous égayera, vous aurez les lettres de Gaston, vous vous occuperez de vos trois enfants, et moi, je serai dans une position douce, tranquille, où rien ne me manquera, sinon le bonheur de vous voir....

— Qu'en pensez-vous, Elisabeth ? dit le vieillard ému.

— Le bon Dieu parle par sa bouche, mon ami, répondit la pieuse mère, et lorsqu'il inspire l'idée d'un sacrifice, il donne aussi les forces pour l'accomplir.

— Vous consentez donc chère mère ? s'écria vivement la jeune fille.

— Ah ! ma pauvre enfant, ne plus te voir, toi qui égayais notre misère !

— Aimez-vous mieux, lui dit Julie à voix basse, voir souffrir mon père ? »

L'épouse ne répondit plus rien. Julie s'inclina vers son père :

« Eh bien, papa ? »

Il la saisit, la pressa fortement contre sa poitrine, et lui dit à l'oreille :

« Va, car je ne puis voir souffrir ta mère ! »

II.—UNE RÉCRÉATION.

Toutes les petites filles s'amusaient, mais la jeune fille était triste. Ce bruit n'était plus de son âge, cette gaieté n'était pas selon son cœur. Assise sur un siège élevé, devant un pupitre en bois de chêne, la pauvre Julie surveillait les élèves, qu'un temps nébuleux retenait dans les classes après les offices du jour, car on était au dimanche, et elle avait les nerfs agacés par une rumeur incessante, un babillage soutenu : le cœur est assombri par le spectacle d'un bonheur auquel on ne s'associe pas. Elle avait essayé de lire ; Racine était ouvert auprès d'elle, et les vers de Monime, exilée du doux sein de la Grèce, avaient fait couler ses larmes. Elle se rappelait, elle aussi, non pas le ciel brillant de l'Ionie, ses jeux, ses splendeurs

et ses fêtes, mais une pauvre chambre, remplie de meubles familiers à son enfance, et dont chaque angle, chaque dessin lui retraçait quelque souvenir d'autrefois; elle pensait à ses vieux parents: si bons et si tendres; à la liberté, à la sympathie du foyer domestique; et elle tournait les yeux autour d'elle; elle voyait cette grande salle triste et régulière, ces murs étrangers à sa vie, ces groupes d'enfants inconnus, au visage folâtre ou hautain, insouciant ou railleur, et prenant pitié de son propre isolement, elle avait envie de fondre en larmes. Mais bientôt, ressaisissant un plus ferme courage, elle repoussa ce livre, aux vers pleins d'enchantement et de mélanco- lie, prépara son papier et écrivit quelques lignes à sa mère.

« Chère maman, lui disait-elle, sois tranquille sur mon compte, je suis aussi satisfaite que je puis l'être loin de vous. Madame Maurin est fort bonne pour moi, mes élèves sont intelligentes, je puis disposer de quelques heures que j'emploie à la peinture (et quand je peins, je pense tous les jours à nos chères soirées de la rue Duphot); je vais à l'église avec le pensionnat, et je goûte le souverain bonheur de prier pour ceux que j'aime. O cher papa, chère maman, combien alors je vous recommande au Seigneur! Comme je le prie de préserver Gaston au milieu des batailles et de conserver Anaïs dans son berceau! Quand donc vous verrai-je? Mantes est donc bien loin de Paris!... Je vous envoie tout mon cœur, en vous demandant, chers parents, votre bénédiction. Donnez-la-moi de loin et pensez un peu à votre enfant qui vous aime.

Votre respectueuse fille,

« JULIE BERTHAUD. »

Mantes, 1er février 1811.

P. S. « J'embrasse ma bonne Anaïs. Chère maman, j'ai laissé sur la cheminée de ma chambre ma petite croix d'argent, bénite par N. S. Père Pie VII; auriez-vous l'extrême bonté de l'envoyer à mon cher Gaston? Recommandez-lui de la porter sous son uniforme: elle le gardera et le ramènera auprès de nous. Je vous enverrai prochainement quelques bagatelles que j'ai achetées avec l'argent de ma peinture. Ma dernière boîte à wisth n'était vraiment pas mal. Pourquoi ne puis-je plus vous montrer tout ce que je fais?.... Adieu, adieu, ma mère! »

III.—MADAME GODEFROY.

Une année s'était écoulée: Julie, plus accoutumée à ses nouvelles obligations, les accomplissait avec sérénité et y puisait toutes les satisfactions sévères du devoir. Son père et sa mère vivaient tranquilles, devant leur existence à son modestes labours, et cette idée jetait de chaleureux rayons sur les jours les plus tristes, les plus monotones, sur les travaux les plus ingrats que peut imposer l'éducation d'une centaine de jeunes filles. Un jour, pendant la récréation, au moment où Julie terminait une aquarelle d'après Redouté, on vint l'avertir qu'une dame l'attendait au salon. Elle y courut aussitôt, car ce vague espoir: « Serait-ce ma mère? » aiguillonnait ses pas. Elle se trouva en face d'une dame qui lui était inconnue. C'était une personne assez âgée, dont les traits n'avaient point perdu toute empreinte de beauté, mais qui sem-

blait sous le poids d'une tristesse hautaine et chagrine. Elle salua Julie et lui dit brièvement:

« Mademoiselle Berthaud!

— C'est moi, madame.

— Mademoiselle, je désire avoir un entretien avec vous; mais comme depuis longtemps j'ai perdu l'habitude du monde, je passerai par dessus les préliminaires je viendrai droit au fait. Mon âge, les infirmités dont je suis atteinte, l'isolement où je me trouve, tout me rend nécessaire et la présence d'une personne en qui je puisse me confier, qui veuille me donner quelques soins et me soulager dans la charge de ma maison. On m'a beaucoup parlé de vous, et ce que l'on m'a dit m'a engagée à tenter cette démarche. Vous sentiriez-vous le courage de partager ma solitude, une solitude que votre jeunesse même, je vous en préviens, ne pourra pas égayer?... Réfléchissez, mademoiselle... je destine quinze cents francs par an à la personne qui voudra occuper cet emploi; sa vie sera monotone, peut-être, mais je ne suis pas exigeante, ni habituée à des soins bien tendres.... On ne m'a pas gâtée sous ce rapport.»

La vieille dame prononça ces derniers mots avec une amertume qui fixa l'attention de Julie; elle répondit timidement:

Votre offre m'honore, madame; mais avant de l'accepter, je voudrais consulter mes parents... Je ne m'appartiens pas.

— Ah! sans doute, dit la dame avec une sombre énergie, l'enfant appartient à ceux qui lui ont donné la vie... Consultez votre père, consultez votre mère, mademoiselle, moi, j'attendrai.

— Madame...

— Je reviendrai dans huit jours; madame Maurin connaît nos projets et les approuve. Adieu, mademoiselle; je ne désire plus rien en ce monde, pourtant votre présence dans ma maison me ferait plaisir. Adieu! Elle remit en partant à Julie une carte sur laquelle celle-ci lut: *Madame veuve Godefroy.*

Julie alla aussitôt trouver la directrice du pensionnat, et lui fit part de l'étonnement où la jetait cette visite. Madame Maurin avait un esprit sensé et une âme bienveillante; elle prit la main de la jeune fille et lui dit:

« Ma chère enfant, je connaissais le dessein de madame Godefroy, et dans votre intérêt, dans l'intérêt de votre famille qui vous est si chère, je désire que vous acceptiez sa proposition. Il m'en coûtera de vous perdre, mais grâce à Dieu, je n'ai pas le cœur égoïste, et je préfère l'intérêt de mes amis au mien propre. Cependant, la nouvelle position qui vous est offerte aura bien des difficultés: ici, vous aviez les ennuis que peut causer une réunion d'enfants indolentes ou espiègles; là, vous vous trouverez en contact avec une vieillesse morose et accablée de soucis. Madame Godefroy est malheureuse, un peu par sa faute, un peu par celle des autres, beaucoup par celle du temps où nous vivons... elle a besoin d'indulgence.

— Mon excellente amie, achevez de m'éclairer, et croyez que si je vous demande quelques détails sur une personne dont je vais peut-être partager l'existence, ce n'est point la curiosité qui me fait parler.

— Je le sais, ma bonne Julie. Ecoutez donc une histoire aussi triste que vulgaire.

Madame Godefroy resta veuve de bonne heure; son mari lui laissa une grande fortune acquise dans le commerce, et deux

enfants, fille et garçon. Flavie et son frère étaient l'objet d'un amour passionné ; leur mère, qui habitait alors Paris, sacrifia à leur enfance les plaisirs du monde, et les derniers jours d'une jeunesse encore brillante. Elle était à la fois la tutrice la plus zélée, l'économe le plus intelligent, la mère la plus idolâtre. Flavie, ardente comme elle, contracta de bonne heure, dans la pension de St.-Germain où on l'avait placée et dont les élèves sont devenues des reines, des idées d'ambition et des goûts de luxe et de plaisirs que d'ailleurs sa fortune semblait autoriser. Sa mère la mena fort peu dans le monde, mais ce peu fut trop encore pour une tête que le faste enivrait, et qui ne trouvait de bonheur que dans le luxe et le bruit. Belle et riche, elle se vit recherchée, et à dix-huit ans, elle fut demandée en mariage par un jeune homme, attaché à l'état-major du roi Murat. Madame Godefroy eût refusé sans doute ; mais sa fille, instruite de cette demande, la supplia d'y consentir. Ce cœur de mère fut blessé profondément. . . . l'enfant à qui elle avait dévoué sa jeunesse cherchait le bonheur loin d'elle, elle voulait la quitter, aller à quatre cent lieues, au milieu d'une cour étrangère, et elle espérait y être heureuse ! . . . Aux objections que madame Godefroy éleva avec la violence de son caractère, Flavie répondit avec l'ingrat égoïsme de la passion ; sa mère ne voulut point faire d'éclat, elle parut céder, mais le lien qui l'unissait à sa fille fut rompu sans retour. Flavie se maria . . . et la porte qui se ferma sur la jeune fiancée, parée du voile et du bouquet nuptial, ne s'est plus rouverte pour elle. Madame de Nugens vit à Naples ; cette fille jadis tant aimée n'a pas obtenu, depuis cinq ans, un mot de pardon, ni un signe de vie de sa mère ! Celle-ci, après ce malheureux événement, concentra toutes ses affections sur Edmond, son fils, qu'elle élevait avec des soins et des tendresses infinies. Elle tâchait surtout de le préserver de cette fièvre de guerre dont nos jeunes gens sont enivrés, et quand le jeune homme, l'âge venu, eut amené le numéro fatal qui a fait tant pleurer les mères, madame Godefroy s'empressa d'acheter un remplaçant à son fils. Cet arrangement révolta les idées d'Edmond, il réclama sa part de fatigues et sa part de gloire ; il regarda d'un œil jaloux le gros valet de charrue qui vendait son sang pour un peu d'or ; il versa des pleurs de rage en signant l'acte qui livrait à un autre sa place sous les aigles de l'Empire, et en lui, envieux de gloire, désespéré de se voir réduit à une vie monotone et paisible, il rompit ses chaînes et s'engagea. Cette nouvelle fut le dernier coup porté à l'amour d'une mère trop passionnée. Maudissant l'ingratitude de ses enfants, sans faire la part de l'âge qu'ils ont atteint, ni du siècle où ils vivent, elle défendit à son fils de reparaitre devant elle, quitta Paris et vint habiter Mantes, où elle vit dans une solitude absolue. Ses chagrins ont altéré sa santé ; elle porte dans un corps souffrant une âme pleine d'amertume, et mère de deux enfants bien nés, maîtresse d'une grande fortune, libre, honorée . . . elle est cependant pour tous un objet de pitié."

Julie réfléchissait.

« Cela ne vous tente pas, ma bonne Julie ?

— Au contraire . . . il me semble qu'on pourrait faire quelque bien à cette pauvre femme. Qu'elle est à plaindre !

— Maintenant elle est livrée à de grandes angoisses : son fils fait partie de l'armée de Russie, et malgré les vains so-

phismes de son esprit, elle redoute une nouvelle funeste. Son fils périra peut-être sans qu'elle l'ait embrassé . . . Mais où allez-vous ?

— Je vais écrire à maman, et lui demander ses ordres, ainsi que ceux de mon père . . . ils décideront de moi . . . »

IV.— LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE.

Quinze jours après, Julie était installée dans un joli appartement de la plus belle maison de Mantes, appartenant à madame Godefroy, et elle tâchait de se mettre au fait de ses nouveaux devoirs. Ils n'étaient ni compliqués ni difficiles. Donner quelques soins et transmettre à deux vieux domestiques les ordres de leur maîtresse ; ne pas quitter celle-ci, lire à haute voix ou faire de la musique auprès d'elle, telles étaient ses obligations. Madame Godefroy, taciturne, sombre, ensevelie dans des pensées désolées, ne demandait pas à sa jeune compagne cette conversation intarissable, ce babil flatteur, ce langage vide, ordinaire supplice des pauvres demoiselles de compagnie ; vivant solitaire, elle ne lui imposait pas le contact et les mépris du monde, et en somme, cet emploi qui se bornait à l'exercice de quelques talents aurait pu paraître commode et facile à tout autre qu'à Julie. Mais celle-ci, âme délicate et douce, souffrait de ces saintes douleurs dont elle était témoin, et qui se trahissaient par de sombres silences, de longs abattements ou des violences sans motif. Julie n'opposait aux capricieux élans de cette affliction maternelle qu'une patience toujours égale et souvent victorieuse, car elle était de ceux dont le Sauveur du monde a dit : *Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ! Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu* (1) ! et petit à petit, elle essayait, par la conversation, par la lecture même, d'infiltrer dans l'âme de madame Godefroy un peu d'indulgence, un peu de paix. Elle éloignait, par une vigilance continuelle, les sujets d'une aigreur qu'autrefois la maladresse d'un valet suffisait à provoquer ; elle défendait toujours les absents, et par principe et par goût, elle mettait en avant, sous une forme simple et ingénue, ces maximes miséricordieuses que l'Évangile nous retrace à chaque page, et s'efforçait d'entourer la pauvre mère d'une atmosphère de paix et de sincérité qui la disposât plus tard au pardon, à l'oubli. Ce don de conciliation et de grâce, si éminent chez cette jeune fille, aurait peut-être insensiblement agi sur un cœur ulcéré, sans certaines circonstances qui réveillaient ses douleurs et ses colères un moment endormies. Souvent, durant l'automne de 1812, Julie vit arriver des lettres, timbrées de quelque ville lointaine d'Allemagne ou de Lithuanie . . . Ces lettres, dont l'adresse était toujours de la même main, étaient portées à madame Godefroy, qui les regardait en palissant, et les renvoyait impitoyablement sans daigner les ouvrir. Alors, les vieux domestiques se disaient entre eux : « Encore une lettre de monsieur Edmond que madame a renvoyée ! » et madame Godefroy alors ne sortait de ses méditations funestes que pour lancer quelques mots pleins d'amertume sur les liens de famille ou pour applaudir aux désastres de cette armée dont les malheurs retentissaient dans la France, si longtemps triomphante, comme des coups de foudre dans un ciel serein.

(1). Saint Mathieu.

Bientôt les lettres n'arrivèrent plus ; quelques bulletins seuls parvenaient alors à la patrie, et semblaient les derniers soupirs de la grande armée expirante ; ils annonçaient aux épouses, aux sœurs, aux mères, le sort de quatre cent mille soldats mourant sur les redoutes de la Moskowa, sous les murs embrasés du Kremlin, aux bords glacés du Borysthène ou sous les horribles remparts de Smolensk. Madame Godefroy les lut, mais nul ne put devenir ses sentiments ; seulement, elle semblait de plus en plus pâle et souffrante : la vie se retirait d'elle... le médecin lui ordonna l'air de la campagne, elle se soumit et dit : — Allons à Valville !

V. — VALVILLE.

Ce fut par une belle soirée du mois de mars que la calèche de madame Godefroy entra dans la cour du château de Valville. Julie, assise auprès d'elle, regardait avec une attention profonde ce vieux manoir normand, dont les nombreuses fenêtres, incendiées par le soleil couchant, brillaient au travers des arbres encore dépouillés. Les voyageurs mirent pied à terre devant le perron, franchirent une porte, ornée autrefois d'un écusson armorié, brisé en 92 par le marteau de quelque patriote bas-normand, et arrivèrent au salon, disposé en hâte pour les recevoir ; mais à peine madame Godefroy eut-elle levé les yeux, qu'elle s'écria d'une voix étouffée : « Je vous avais commandé d'enlever ce tableau ! »

Elle désignait une jolie toile représentant deux beaux enfants, frère et sœur, sans doute, jouant avec un daim. Le concierge, effrayé, s'empressa de décrocher le cadre, et madame Godefroy répétait à voix basse : « Ils me feront mourir ! Q'ai-je besoin de les voir tels qu'ils étaient, sachant ce qu'ils sont ?... Cela me tue ! »

Julie voulut s'approcher : « Retirez-vous, mademoiselle ; je ne veux que la solitude, j'ai besoin de repos, ne pourrai-je pas l'obtenir ?... » Julie obéit, mais en fermant la porte, elle entendit un profond soupir. Émue par cette scène et par ses propres pensées, elle parcourut, distraite, un long corridor, où ses pas retentissaient comme sous la nef d'une église. Il aboutissait à une porte de chêne noirci ; Julie hésita un instant, elle tourna la clef rouillée, et pénétra dans une salle haute et voûtée, dallée en marbre et éclairée par des fenêtres ogivales, qui avaient conservé quelques-uns de leurs vitraux aux splendides couleurs. C'était l'ancienne chapelle du château. Julie, les mains jointes, recueillie, absorbée dans une intime pensée, s'avançait lentement ; elle franchit les degrés de marbre qui menaient au sanctuaire ; l'autel était encore debout, mais le tabernacle était vide ; autour de l'autel, des pierres sépulcrales portaient en lettres noires, ces mots :

D. O. M.

Ici repose noble homme
Pierre de Valville,
Mestre-de-camp des armées du Roi,
Mort au siège de Lille, en 1708.
Dieu fasse paix à son âme.

D. O. M.

Ici dort, dans l'attente de la résurrection,
Louis-Nompas de Valville,

Tué à la bataille de Marignan.
Anno 1515.

R. I. P.

A la mémoire de noble seigneur,
Jean-Denis de Valville,
Capitaine de frégate,
Mort en mer à la suite de ses blessures
Reçues au siège de Pondichery.
Anno 1761.

(En peu de temps, il a fourni une longue carrière. Ecoles.)

La jeune fille s'agenouilla sur les tombes délaissées des anciens maîtres du château, et se courbant, elle baisa leurs noms à demi effacés. Des larmes roulaient sur son visage ; elle regardait autour d'elle avec un étonnement mêlé de joie, et elle semblait lire sur les murailles mille souvenirs, indéchiffrables pour tout autre regard que le sien. La nuit qui assombrissait les voûtes l'avertit seule qu'il était temps de se retirer. Elle baisa encore ces pierres et s'éloigna lentement.

La vie reprit pour les deux femmes son cours habituel ; mais ni l'air pur, ni le retour du printemps, ne rendait la santé à la pauvre mère... la fièvre la minait, elle ne dormait plus, et rien ne semblait l'intéresser, si ce n'est la lecture du *Journal de l'Empire*. Mais elle n'y cherchait ni les spirituelles dissertations de Geoffroy, ni la raison piquante de Dussault, ni l'annonce des nouveaux écrits de Millevoje ou de Delille ; le mot seul : *Grande armée* fixait son attention. Enfin, elle trouva dans ces pages que dévoraient ses yeux, le vingt-neuvième et dernier bulletin, cri suprême d'agonie du capitaine et des soldats qui jadis avaient triomphé de l'Europe... Elle le lut et s'écria avec une espèce de joie, plus déchirante que la colère ou la douleur : « Dieu punit les fils ingrats ! »

— Non ! répondit Julie, incapable de contenir le sentiment religieux qui débordait de son cœur, Dieu pardonne ! Il est le Dieu des miséricordes, qui jette nos fautes derrière lui pour ne plus s'en souvenir, qui les ensevelit au fond de la mer, et qui dit à ses anges de se réjouir, à cause du retour d'un pécheur. Dieu pardonne, madame, parcequ'il est père, et vous, vous ne pardonneriez pas ?

— J'ai trop souffert !

— Et votre fils, n'a-t-il pas souffert ? N'a-t-il pas expié une faute d'entraînement ? S'il vit, ne souffre-t-il pas encore ?... Ah pardonnez-lui, vivant ou mort, pardonnez-lui."

Madame Godefroy ne répondit rien, Julie se tut et pria en silence. Mais depuis ce jour où la glace avait été rompue, elle reprit plus d'une fois ses charitables instances : le curé du village, homme de paix, apôtre de douceur, se joignit à elle ; il parlait avec autorité, Julie avec tendresse, mais tous deux pensaient que ce pardon si longtemps imploré ne descendrait que sur le cercueil du malheureux soldat !

Un matin, Julie se promenait devant la grille du château, lorsque le facteur lui présenta une lettre écrite sur un papier grossier et souillé de taches ; cette lettre criblée d'hieroglyphes bleus, jaunes et noirs, portait le timbre de Königsberg. Julie la prit avec empressement, et adressant à Dieu une ardente prière, elle courut vers madame Godefroy. Celle-ci prit la lettre d'une main qui tremblait, la regarda et la remit à Julie, en disant : « Rendez-la au facteur, je ne la prendrai point.

—Oh ! madame, s'écria la jeune fille, grâce ! grâce pour cette lettre ! Elle a été écrite au milieu des souffrances et des dangers, elle porte l'empreinte du malheur, elle vient de si loin pour implorer un pardon... le pardon d'un mourant, peut-être !... Je vous en conjure, ne la rebutez point ! Ne rejetez pas ce papier qui renferme peut-être la dernière pensée de votre fils !”

Vaincue, elle céda. Elle prit la lettre, la pressa dans sa main, et Julie désirant la laisser à elle-même, sortit de la chambre.

VI.—LE SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE.

“Venez, mademoiselle, venez au parloir, je vous prie,” disait à Julie la vieille concierge, qui semblait toute émue.

Julie la suivit, et elle trouva dans le parloir tous les domestiques assemblés autour d'un homme dont l'extérieur annonçait l'indigence. Il portait une capote grise, un pantalon de grosse toile, des bottes de cavalier entr'ouvertes, déchirées, et un bonnet de police en drap vert. Il tenait à la main un bâton de voyage. Julie s'approcha de plus près et vit les traits de cet étranger. Couverts d'une pâleur livide, voilés d'une expression de souffrance et de découragement, ils annonçaient pourtant encore la jeunesse et la distinction, mais tous leurs agréments semblaient flétris par de longues misères et des maux accablants.

L'inconnu, voyant Julie, la salua, et une faible rougeur envahit ses joues pâles et creusées. Un vieux domestique prit la parole et dit “Mademoiselle, c'est M. Edmond, le capitaine, le fils de madame. Il revient de si loin, à pied, malade...”

—Monsieur, dit Julie, troublée à son tour, souffrez que je vous félicite de votre retour dans votre patrie.”

Il s'inclina et répondit : “Je dois des actions de grâce à Dieu, mademoiselle ; mais, croyez-le, je regretterais d'avoir échappé à tant de désastres, d'avoir survécu à des milliers de compagnons, pour qui la vie eût été un bienfait, si je devais toujours trouver fermés le cœur et la maison de ma mère !

—Non, monsieur, non... cela ne saurait être... Permettez que je la prévienne de votre arrivée.

—Mademoiselle, je remets mon sort entre vos mains. Depuis trois ans, ma mère n'a répondu à aucune de mes lettres, pas même à celle que je lui ai écrite, mourant à l'hôpital de Königsberg ; mais si vous plaidez ma cause, j'oserai encore espérer !”

Julie se rendit précipitamment dans le cabinet de madame Godefroy, elle la trouva seule. “Madame, lui dit-elle, un capitaine de l'armée de Russie demande l'hospitalité.”

Madame Godefroy tressaillit imperceptiblement et répondit : “Eh bien ! ma chère, faites disposer la chambre rouge et ordonnez à Marguerite de servir à cet étranger un bon souper.

—Il sera sans doute bien reconnaissant. Il paraît malade ; il vient à pied de Königsberg...”

Ce nom retentit au cœur de la vieille dame comme une secousse électrique. Elle se dressa, regarda fixement Julie et s'écria : “Est-ce lui?... ”

—Madame, c'est votre fils !”

Madame Godefroy retomba sur son fauteuil, en proie à une crise nerveuse : sa colère, minée depuis longtemps par les religieux efforts de Julie, s'écroulait toute entière : la fierté vain-

cue livrait passage à des larmes abondantes, elle s'écria enfin : Qu'il vienne ! qu'il vienne ! je meurs, parce que je ne le vois plus, parce que je ne l'embrasse plus ! Il est malade ? Je le soignerai, je le sauverai ! qu'il vienne seulement !”

Cinq minutes après, son fils était à ses pieds, et elle le serrait contre sa poitrine avec l'élan impétueux de la lionne qui retrouve ses lionceaux.

VII.—CONCLUSION.

Trois jours écoulés, Julie exprima le désir de retourner dans sa famille ; et quitta cette maison, où sa présence ne lui semblait plus nécessaire ni convenable. Elle revit ses parents, que ses vertus et sa tendresse rendaient si heureux et si fiers, et reprit les pinceaux et l'aiguille, joyeuse d'avoir moins de bien-être, mais plus de liberté et d'affection. Au bout de deux mois d'une vie paisible, M. Berthaud reçut la lettre suivante :

“ Monsieur,

“ Vous ne pouvez ignorer les immenses obligations que ma famille a contractées envers la vôtre, ni tout le bien que mademoiselle votre fille a répandu autour d'elle, durant le séjour trop peu prolongé qu'elle a fait dans la maison de ma mère. Vous étonnerez-vous que ma pensée se reporte sur cette aimable Julie dont tout m'entretient sans cesse et qu'un même désir soit né dans le cœur de ma mère et dans le mien ? Ma mère désire une fille ; moi, je désire une compagne ; et sur qui nos vœux se seraient-ils arrêtés, si ce n'est sur celle dont les douces vertus nous ont réconciliés ? Souffrez que ma lettre, qui me précédera de peu de jours, vous exprime, ainsi qu'à madame Berthaud, un vœu si ardent, maintenant le seul but de ma vie ! J'espère vous le réitérer bientôt de vive voix ; puissé-je alors obtenir le droit de vous témoigner ces sentiments de fils, tendres et respectueux, que je vous ai voués, et dont l'imparfaite expression pourra peut-être plaider ma cause auprès de vous !

“Je suis, etc., etc.

“Edmond GODEFROY.”

M. Berthaud, après avoir lu ces lignes, s'entretint longtemps avec sa femme et avec sa fille ; et le cinquième jour écoulé, au moment où ils étaient tous les trois réunis, une voiture s'arrêta devant la maison de la rue Duphot ; on monta l'escalier, on sonna à la porte de l'appartement, et deux personnes parurent sur le seuil du modeste salon. Julie eut peine à reconnaître le pauvre soldat, échappé aux steppes de la Russie, dans ce jeune homme modeste et beau, dont la poitrine était fièrement ornée d'une étoile, conquise à la bataille de la Moskowa. C'était Edmond ; sa mère s'appuyait sur son bras ; le bonheur lui avait rendu la santé, et quoique sérieuse encore, on devinait pourtant dans ses regards attachés sur son fils un rayon d'amour et de joie. Elle s'avança vers Julie et la baisa au front avec une expression de tendresse bien rare en cette âme voilée ; Edmond baisait la main de madame Berthaud et serrait celle de son mari ; on s'assit enfin. Julie, rougissante et confuse, s'était réfugiée auprès de sa mère ; mais tous les yeux se tournaient vers elle.

“Madame, et vous, monsieur, dit enfin madame Godefroy,

vous connaissez les vœux de mon fils et les miens ; il a déjà eu l'honneur de vous les exprimer, et j'ajoute ici que notre bonheur à tous deux nous semble attaché à leur réalisation. Sans doute, vous avez réfléchi, vous vous êtes consultés... oserai-je vous demander votre réponse ?

—Parlez, monsieur, ajouta Edmond ; ma vie, ma félicité dépendent de votre décision."

Monsieur Berthaud se leva et attira sa fille auprès de lui : "Madame, dit-il, si mademoiselle de Valville accepte votre demande, sa mère et moi nous ratifierons son choix.

—Mademoiselle de Valville !... Quoi ! Julie !... et vous, monsieur, qui êtes-vous donc ?... répondez de grâce !

—Je suis le comte de Valville, madame, et mes enfants sont les derniers héritiers, d'un nom jadis illustre.

—Vous étiez donc le possesseur du château que j'occupe moi-même et que je n'ai acquis qu'en croyant avoir la certitude de votre mort ?

—Ce château fut la demeure de mes ancêtres, et le ciel a voulu que ma fille revint, isolée et dépendante, dans les lieux où ses pères avaient vécu en souverains ! Comme vous le disiez, madame, le bruit de ma mort se répandit, à la suite d'une grave blessure que j'avais reçue à l'armée de Condé ; je guéris pourtant, mais je me trouvais en pays étranger, pauvre, dénué de tout, sans présent et sans avenir. Je revins en France ; ma fortune, celle de ma femme étaient perdues ; alors ne voulant pas importuner de mon malheur des amis, ou plus habiles ou plus heureux, je repris ce nom de Berthaud, l'ancien et véritable nom de ma famille, je cherchai à donner des leçons de dessin et de langues étrangères, et dans ce vaste Paris, où l'indesin et de langues étrangères, et dans ce vaste Paris, où l'indesin fortune se cache si facilement, je vécus pauvre, mais heureux, grâce à ma femme et à mes enfants. Vous savez combien, aux jours de l'épreuve, Julie s'est montrée courageuse et forte ! son

travail nous a fait vivre, son amour nous a consolés... elle a été à la fois notre orgueil et notre joie !

—Et ce trésor dont nous connaissons tout le prix, daignerez-vous nous l'accorder ? ajouta vivement madame Godefroy. Maintenant, monsieur, que je connais votre secret, mon désir est mille fois plus vif encore.

—Répondez ! Julie, dit le comte de Valville.

—Mon père, ma mère... parlez pour moi !

—Eh bien ! mon enfant, sois pour ton époux ce que tu fus pour ton père... Madame, Julie est vôtre !

—Ma fille ! appelez-moi votre mère !"

Julie baissa les yeux, s'inclina profondément et dit : "Ma mère, accordez-moi ma première demande, au nom de l'amour et du respect que je vous promets. J'ai appris que madame de Nugens est à Paris, ouvrez-lui vos bras et votre maison... ma mère ne me refusez pas !"

Madame Godefroy fronça le sourcil, mais, prenant la main de Julie... elle répondit :

Mademoiselle de Valville ne saurait être refusée... Mon fils, écrivez à votre sœur et invitez-la à vos noces."

Puis se tournant vers madame Berthaud, elle ajouta à demi-voix :

"Il y a sympathie... Edmond m'a fait cent fois la même demande. J'avais refusé, mais je ne résiste pas à Julie : elle m'a appris à pardonner."

Julie se maria et fut heureuse, heureuse du bonheur de ses parents, si longtemps l'objet de ses travaux et de ses sacrifices, heureuse de la félicité de sa nouvelle famille, à laquelle elle avait apporté, dot précieuse !... l'union, l'amour et la paix.

MME. EVELINE RIBBECOURT.

Journal des Demoiselles.

DE NAPLES A JERUSALEM.

PELERINAGE D'UN HISTORIEN.

(SUITE.)



ES principales curiosités de Constantinople sont les mosquées, le grand bazar, les murailles qui défendent la ville du côté de terre, l'aqueduc de Valens, la citerne de Constantin, la caserne du Sérasquier, la place de l'Hippodrome, enfin le couvent des derviches tourneurs. Parmi tous ces objets, celui qui m'intéressait le plus en ma qualité de chrétien, c'était Sainte-Sophie, qui a été terminée mille ans avant l'achèvement de Saint-Pierre de Rome et dont les conquérants firent un temple islamite. L'entrée des mosquées n'est permise

aux Francs que dans le cas où ils sont munis d'une licence. Chaque voyageur demande par l'entremise de son ambassadeur un firman. Le ministre ottoman le délivre au nom de la personne désignée par l'agent diplomatique ; ce firman ne coûte rien par lui-même, mais il vous est apporté par un officier supérieur du sérail auquel on doit donner un beau *bakchis*, 80 fr. est le moins ; puis à chaque mosquée que l'on visite, il est de règle de donner un *bakchis* à l'imam, ou curé de la paroisse, de sorte que tous ces *bakchis* réunis composent un total (le plus modeste) de 400 fr. Néanmoins le titulaire du firman peut amener avec lui dix, quinze, vingt individus, lesquels sont censés composer sa suite, suivant les habitudes orientales ; les voyageurs récemment arrivés s'enquerraient

d'une personne qui soit nantie d'une permission, ils se réunissent à elle, si cela lui convient, et partagent les frais sans avoir l'embarras de se procurer le laisser-passer indispensable. Je me conformai à cette coutume ; le premier drogman de l'ambassade eut l'extrême obligeance de demander pour moi le firman : douze Français, dont six ecclésiastiques lazarisites, se réunirent à moi ; nous partîmes de bon matin, sous la conduite de l'officier turc, dont l'office devait être de me présenter partout avec ma suite, et de me protéger au besoin contre les avanies de la populace, dont le fanatisme à l'égard des chrétiens est aussi ardent que du temps de Soliman le Magnifique, ou de Sélim Ier.

Notre cavalcade traversa le fameux pont de bateaux, la magnifique caserne du Sérasquier, une partie du grand bazar, dans lequel la ville de Tours ou de Beauvais seraient à l'aise, et arriva devant la principale porte de Sainte-Sophie, après cinq quarts d'heure de marche depuis Péra. La vénérable église se trouve à deux cents pas du grand portail du séraï ; cette résidence de séraï occupe, avec toutes ses dépendances, l'emplacement de l'ancienne Bysance, telle que Constantin la trouva dans le quatrième siècle : cet empereur ayant l'intention de fonder sur la mer de Marmara une nouvelle capitale de l'empire, fit commencer les constructions en dehors de l'enceinte de Bysance, et son premier soin fut de songer à élever une église qui fut Sainte-Sophie ; les successeurs de ce prince l'agrandirent, en changèrent même le plan, et en firent la merveille de l'Orient.

Le sol s'est exhaussé autour de Sainte-Sophie, de sorte qu'il faut descendre pour entrer sous le porche. Notre arrivée attira l'attention des Turcs, et une vingtaine de frénétiques, au visage menaçant, nous accompagnèrent, en murmurant, jusqu'à la mosquée, et ne nous quittèrent plus ; l'officier chargé de nous protéger ne paraissait pas très-rassuré : chacun de nous était muni de babouches que nous mimés par-dessus nos bottes. L'iman, qui avait été prévenu de ma visite, vint nous recevoir : il semblait animé d'intentions bienveillantes ; l'espérance de toucher un bakchis d'une certaine importance le rendait plus accommodant que les misérables qui se pressaient sur nos pas.

Comme je venais de voir Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie ne me parut pas extraordinaire pour son étendue, et pourtant elle est immense : les murs sont plaqués, si l'on peut s'exprimer ainsi, en marbres des plus riches et des plus rares ; mais ces marbres sont cachés par une épaisse couche de badigeon blanc, que les Turcs renouvellent tous les trois ou quatre ans, car la religion leur prescrit de tenir constamment blancs chœur, comme dans les églises primitives ; on voit encore les marches sur lesquelles monta Mahomet II lorsqu'il consacra Sainte-Sophie à l'islamisme, le lendemain de la prise de Constantinople. Les colonnes de jaspe et de porphyre répandues dans cette enceinte ne sont point badigeonnées, mais plusieurs d'entre elles sont brisées. Une particularité distingue ce temple des autres églises de la chrétienté ; les deux nefs latérales sont coupées par un plancher, et ce plancher ne se compose que de vastes dalles de marbre jointes ensemble ; on ne peut s'imaginer comment des masses aussi pesantes peuvent tenir suspendues en l'air sans supports intermédiaires : grâce à

cette coupure, Sainte-Sophie possède des galeries très-larges, où se trouvaient jadis des autels secondaires que les Turcs ont fait disparaître, mais dont on voit encore la place.

Lorsque nous fûmes arrivés dans ces galeries, du haut desquelles on embrasse d'un seul coup d'œil toute l'église, l'iman, qui marchait constamment à mes côtés, s'arrêta pour me montrer l'emplacement d'un ancien autel : dans cet endroit, on distinguait parfaitement une bande de la paroi qui paraissait moins ancienne que le reste de la muraille, semblable à une porte murée depuis longtemps. L'iman insistait pour que j'examinasse avec attention cette partie de mur, et me donnait en turc une explication que je ne comprenais nullement ; les autres visiteurs, groupés derrière moi, regardaient attentivement sans deviner ce dont il s'agissait. Enfin, un drogman grec qui nous accompagnait, car son intervention était indispensable dans notre excursion, fit une exclamation de douleur, et les traits de son visage exprimèrent une vive agitation. Voici l'explication fournie par le drogman. " Les Turcs pénétrèrent dans Constantinople, en 1453, vers les huit heures du matin ; ils se portèrent en toute hâte à Sainte-Sophie pour la livrer au pillage ; ils savaient que les riches habitants du pays y avaient caché leurs trésors. Dans ce moment, un prêtre catholique disait la messe (1) à l'autel latéral qu'on vous indique ; les assistants s'enfuirent épouvantés, en voyant arriver les soldats vainqueurs ; le prêtre seul resta et continua le saint office ; les Turcs le massacrèrent et l'enfouirent tout droit dans la muraille ; l'iman vous montre ici la place de sa tombe. La croyance est parmi nous autres Grecs de Constantinople, continua le drogman en baissant sensiblement la voix, que le jour où les Français prendront la ville et en expulseront les Osmanlis, ce prêtre sortira de lui-même de la muraille et finira sa messe. "

Nous restâmes plusieurs heures dans Sainte-Sophie, dont le dôme immense domine tous les autres édifices de la capitale. A notre sortie, nous trouvâmes beaucoup de peuple rassemblé ; il nous accueillit par de violents murmures ; plusieurs hommes, plus déterminés que les autres, se mêlèrent à notre groupe en nous menaçant ; l'officier chargé de nous protéger baissait la tête et n'osait point écarter la foule. Un de ces furieux s'attacha à mes pas avec obstination ; c'était un Turc de haute taille, le visage basané et les yeux enflammés de fanatisme : il tenta, à plusieurs reprises, de me mettre dans la main des marrons cuits, et chaque fois je repoussais vigoureusement son bras, de manière que les marrons tombaient à terre. Cet homme voulait me faire une avanie ; les gens du peuple, dans leur grossièreté, sont persuadés que les chrétiens n'ont rien à manger, et qu'un bon musulman doit les nourrir par compassion. Si j'avais accepté ses marrons, la multitude aurait applaudi avec transport à l'action héroïque de mon persécuteur ; mais on m'avait prévenu : je montrai de la fermeté, et je poursuivis ma route à travers ces flots de mécréants ; peu à peu leur nombre diminua, car ces gens redoutent de franchir les limites de leur quartier habituel.

Au bout d'une demie-heure de marche, nous nous trouvâmes à l'entrée de l'Hippodrome : cette place si célèbre était aussi vaste que celle de Louis XV à Paris, quand Bélisaire y recevait les honneurs du triomphe : les deux tiers du terrain sont

couverts aujourd'hui par la mosquée d'Achmet et ses dépendances. Le sultan Achmet avait résolu de bâtir un temple qui devait surpasser tous les autres en magnificence ; il choisit l'Hippodrome pour y élever cette merveille ; tout son règne fut consacré à ce grand œuvre : voulant que ce monument eût un cachet particulier, Achmet le décora de six minarets, tandis que les plus belles mosquées bâties par ses prédécesseurs n'en comptaient que quatre. Le sultan ayant vu son travail terminé, s'écria, dans un transport de joie : "Maintenant, je puis mourir !" Cette satisfaction ne fut pas de longue durée : quelques jours après, le supérieur des derviches se présenta à lui ; c'était un personnage fort respecté du peuple, ses moindres paroles étaient reçues comme des oracles, il eût suffi d'un anathème lancé par lui pour renverser le trône du souverain. "O sultan ! dit-il, tu admires ton ouvrage, et cependant tu as commis un sacrilège." Achmet, effrayé, répondit que ce n'était nullement son intention. "Tu as mis, continua le derviche, six minarets à ta mosquée ; or, le prophète a déclaré que nulle mosquée ne pouvait marcher, sous ce rapport, l'égalité de la casba de la Mecque qui en a six. Tu peux réparer ta faute en faisant abattre un de tes minarets ; dès lors, cette égalité entre les deux temples cessera d'exister, et tu n'auras plus à craindre la colère de Dieu."

Achmet éprouva un mortel déplaisir en entendant prononcer cet arrêt ; il tenait tant à ses minarets ! D'une autre part, résister à la volonté du moine impitoyable lui paraissait chose fort dangereuse. Le prince musulman trancha la difficulté d'une manière assez adroite : il fit partir pour la Mecque des ingénieurs qui ajoutèrent à l'antique casba un septième minaret ; grâce à ce moyen, ce temple conserva sa suprématie sur tous les autres ; la nouvelle mosquée demeura intacte, et le supérieur des derviches, pleinement satisfait, se vit dispensé de lancer ses anathèmes. Je gagerais, néanmoins, que les bakchis ne furent pas étrangers à cet arrangement.

Ce qui distingue particulièrement la mosquée d'Achmet, c'est son superbe parvis, encadré par une galerie que soutiennent des colonnes de marbre d'une grande élégance ; au centre de ce carré se trouve une très-jolie fontaine, accompagnée d'un large bassin qui reçoit l'eau nécessaire pour faire les ablutions. Un groupe de beaux arbres ombrage cette fontaine, et produit à l'œil le meilleur effet. L'intérieur du temple ne répond point à ses dehors ; rien n'y inspire le recueilement comme dans nos majestueuses cathédrales gothiques ; et cependant les murs, d'une blancheur éclatante, sont tapissés du mot de Dieu, *Allah*, écrit en lettres arabes d'une dimension gigantesque.

Nous vîmes dans cette tournée les six mosquées impériales ; elles se ressemblent toutes, et sont plus ou moins grandes ; on les appelle impériales, parce que le sultan les visite des ; on les appelle impériales, parce que le sultan les visite tour à tour pour s'y acquitter de ses devoirs religieux. Les réformistes officiels n'ont conservé de l'ancien cérémonial de la Porte, que ces visites à la mosquée faites le vendredi par le souverain. Je tenais beaucoup à voir cette espèce de solennité, pour laquelle le peuple de Stamboul montre encore un certain empressement ; le culte des personnes s'est conservé chez ces anciens Tartares ; il est vrai, qu'après les princes de la maison de Bourbon et de la maison de Savoie, les descendants de Soliman le Magnifique et de Sélim 1er sont en réalité les plus anciens princes de l'Europe.

On ne sait jamais le jeudi soir dans quelle mosquée le sultan ira le vendredi : le choix n'est connu du public que deux heures avant sa sortie du palais. Un secrétaire de l'ambassade française m'avait promis de m'avertir en temps utile ; en effet, vers les dix heures, un cavas, espèce d'ordonnance au service des agents diplomatiques, vint me prendre et me conduisit dans le voisinage de la mosquée de Topana (ou de l'Arsenal), bâtie par Mahmoud, au bord de la mer ; elle fait face à Scutari, d'une part, et au sérail de l'autre. Un négociant français, fort âgé, que j'avais vu la veille, me dit que jadis, avant les prétendues réformes, on déployait dans cette cérémonie une pompe extraordinaire : tous les grands de l'empire accompagnaient le souverain et lui faisaient cortège ; ce spectacle était des plus curieux pour un étranger.

A midi, plusieurs coups de canons annoncèrent que le sultan sortait du sérail : il vint par mer à Topana, monté sur une galère à douze paires de rames ; ce léger navire, d'une forme des plus gracieuses, était doré sur un fond blanc, il traversa mollement la rade au bruit des salves d'artillerie ; chaque coup de rame semblait être marqué par un coup de canon ; les marins étaient vêtus de blanc et portaient la calotte rouge ; cette galère, dont je pouvais suivre parfaitement la marche, était un modèle d'élégance.

Le sultan demeura dans la mosquée une petite heure, au bout de laquelle il sortit et monta à cheval pour aller à Péra visiter les derviches tourneurs auxquels il est affilié. Je m'étais placé sur les degrés d'une magnifique fontaine ; les officiers, chargés de faire retirer la foule, s'en acquittaient d'une manière très rude ; ils eurent cependant la bonté de me laisser dans l'endroit où je m'étais mis. La rue était assez étroite ; le sultan passa donc fort près de moi ; je me découvris avec empressement, je me trouvais au milieu de tout ce monde, le seul ayant la tête nue ; le prince me salua en mettant la main sur le cœur. Il montait un magnifique cheval noir à tous crins, et le maniait avec une certaine grâce : son costume était ridicule par sa simplicité, et se composait d'une grande redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton ; un énorme bonnet rouge lui descendait jusque sur les yeux, aucun signe apparent ne distinguait le *padischa* des Osmanlis des officiers de sa suite. Son cortège était des plus mesquins ; les ministres accompagnaient leur maître à cheval, les dignitaires secondaires suivaient à pied et en courant, ce qui formait un coup d'œil très grotesque. J'aperçus parmi les traînards un des fonctionnaires de la Porte, d'une corpulence énorme ; il portait, comme ses collègues, la redingote serrée des convalescents ; son gros ventre, emprisonné dans ce vêtement incommode, faisait le mutin ; ce pauvre Turc, embarrassé dans ses bottes, marchait comme un cheval qui a les éparvins ; je suis sûr qu'il maudissait fort la réforme et l'abandon des babouches, des larges pantalons et des robes flottantes ; pour ma part, je ne l'approuvais pas plus que lui, car cette chère réforme a fait perdre à Constantinople toute sa physionomie orientale.

Les derviches tourneurs sont une des curiosités de Constantinople que le voyageur ne manque pas d'aller visiter. On attribue à ces moines mille extravagances, et c'est bien à tort. Les derviches ont conservé l'ancienne robe flottante, et leur coiffure de feutre rougeâtre peut être comparée à un pot à

fleurs renversé, un de ces pots à fleurs grossiers que l'on nous vend à Paris sur le quai avec un rosier de vingt sous. Le principal couvent de ces moines, leur Teké, comme les Turcs l'appellent, se trouve placé à l'entrée du plateau de Péra; ce couvent est précédé d'un cimetière dans lequel on voit la tombe du comte de Bonneval, ce célèbre aventurier français qui, du temps de Louis XVI, s'était mis au service du sultan. Les derviches font leurs exercices publics chaque mardi; je m'y rendis vers les deux heures de l'après-midi, et je ne fus pas peu surpris d'être introduit dans une salle de danse parfaitement semblable à celles que l'on voit à la barrière du Maine, ronde, avec une galerie circulaire pour les spectateurs. L'orchestre est juché dans une espèce de loge suspendue au-dessus de la porte; cet orchestre se compose de six musiciens et de deux chanteurs, ou plutôt de deux derviches qui psalmodient, car les Turcs ne chantent jamais à plein gosier, ils se croiraient perdus c'est peut-être le seul peuple de l'univers qui ne chante pas. Les instruments sont deux flûtes, deux espèces de violes à trois cordes et deux tambourins; les musiciens sont eux-mêmes derviches.

L'office commença par une lecture du Coran que fit le supérieur, vieillard d'un aspect très-vénérable: à l'issue de cette lecture, les derviches commencèrent à marcher en file de manière à former une chaîne non interrompue; au bout d'une demie-heure, la musique devint plus vive, les derviches

rompirent la chaîne et se mirent à tourner exactement comme un homme qui valserait tout seul et sans se presser, l'allure ne change jamais; il est faux qu'elle devienne précipitée au point d'éxténuer les moines: elle est fatigante en ce qu'elle dure très-longtemps sans qu'il soit permis de l'interrompre. Je n'en vis que deux, les plus jeunes, qui tombèrent essouffés, c'étaient des novices peu accoutumés à cet exercice; on les emporta dans la galerie. Durant cette valse, les derviches remplissent en entier la salle, leurs robes s'étalent et ne doivent pas se toucher le moins du monde entre elles; j'avoue que j'admirais l'adresse et la facilité avec laquelle ces gens tournaient dans un si petit espace sans se heurter entre eux; ils avaient la tête renversée et les bras élevés. Plusieurs de ces moines me frappèrent par leur figure de prédestinés; leurs regards, remplis de ferveur, avaient quelque chose de céleste; je déclare que ce spectacle, si ridicule au premier aspect, finit par m'intéresser beaucoup. Le supérieur ne tournait pas comme les autres, il veillait à ce que l'exercice se fit suivant les règles prescrites; cette espèce d'office dura plus de deux heures. On m'assura que les derviches établis dans le couvent de Scutari hurlent au lieu de valser; je ne fus pas assez curieux pour aller les entendre.

(La suite prochainement.)

MOEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LA HONGRIE.

(SUITE. *)



Le noble magyar n'a point oublié le temps où ses ancêtres tenaient leurs diètes souveraines dans les plaines de Rakos; c'est par l'épée, c'est par la vaillance qu'il a conquis son rang, il cherche à s'y maintenir.

En Hongrie, dit un écrivain, les exercices du corps sont restés dans un singulier honneur: on développe ses forces physiques dans une harmonie parfaite avec les progrès de l'esprit. Ce n'est pas seulement des

qualités de celui-ci que l'on tire gloire et vanité. Vessélény, le grand agitateur, devait sa réputation populaire autant à sa force prodigieuse qu'à son éloquence. Un jour qu'il se trouvait embarrassé par les arguments d'un adversaire monté sur une table d'auberge, il enleva la table d'un bras nerveux et fit disparaître l'orateur et sa tribune aux applaudissements de

* Voir les livraisons de novembre et décembre 1849, de l'Album.

l'assemblée. L'illustre Széchény était réputé le premier nageur de la Hongrie: quand il devait traverser le Danube devant Pesth, le Danube large et rapide, il n'y avait pas moins de spectateurs sur les quais que lorsqu'il prononçait un de ces discours qui ont amené le mouvement insurrectionnel de la Hongrie.

A voir l'aisance que le Magyar déploie sur son cheval, on se souvient des centaures, et l'on comprend que l'antiquité ait pu concevoir de pareilles créations. Avant quinze ans, il va choisir et dompter dans les putzas le cheval qui l'a tenté. Dès ce moment, il est cinq à six heures par jour à cheval, à la chasse, au ménage ou en voyage.

Le noble magyar pratique l'hospitalité avec la cordialité des temps antiques, soit envers les étrangers, soit envers ses voisins, nobles et libres comme lui, mais moins favorisés de la fortune; il les rassemble souvent à table, et cherche par ses égards à ménager leur amour-propre et à capter leur bienveillance. "Il est incontestable, dit le duc de Raguse, que les repas jouent un fort grand rôle dans les affaires politiques de la Hongrie et dans les moyens de gouvernement." L'exilé

de Juillet n'aurait-il pas été tenté, en Février 1848, de généraliser sa proposition ?

Abordons maintenant ce château aux donjons crénelés où veille une sentinelle, l'arme au bras ; pénétrons dans les cours et les parloirs ; partout des hommes d'armes, des livrées ; le luxe moderne uni bizarrement à des souvenirs gothiques ! Vous croyez être le jouet d'un rêve et d'une étrange confusion de temps et de mœurs : point du tout ; vous êtes au château de Förschtentein, chez le prince Esterhazy, dernier représentant en Hongrie et en Europe des grands vassaux du moyen âge. Des terres immenses et une fortune qui, bien administrée, égalerait celle d'un souverain ; des forteresses en propriété ; des troupes qui lui appartiennent ; le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres ; le privilège d'entrer dans les faubourgs de la capitale avec un détachement de ses soldats, et le drapeau déployé ; tout cela n'existe qu'ici ; vainement vous cherchiez ailleurs ce spectacle.

Le trait caractéristique du noble magyar, c'est l'indépendance. Telle a été la cause de sa gloire, la source de ses malheurs. L'Autriche attaquée l'a toujours trouvé pour la défendre à l'heure du dévouement, mais toujours aussi elle l'a trouvé prêt à la combattre aux époques d'usurpation.

Comme son âme vit dans toute sa personne ! Que de fierté et d'assurance dans son regard ! Que d'énergie dans ces traits et dans cette stature grande et maigre d'un homme endurci aux fatigues du corps !

Rien de plus somptueux et à la fois de plus lesté que l'habit dont il se pare aux jours de cérémonie. Il tient de l'uni-forme, puisqu'il serre la taille et n'est pas complet sans le sabbre, et en même temps des costumes d'Asie par sa magnificence : c'est l'*attila*, courte tunique de drap ou de velours noir, fermée sur la poitrine par des brandebourgs de soie ou d'or, et dont le nom rappelle l'origine qui flatte le plus l'orgueil national ; c'est, jetée sur l'épaule gauche, soit une peau de tigre, soit une pelisse garnie de riches pelleteries, le *bunda* ; c'est encore le *kalpak*, bonnet de fourrure, relevé de velours rouge, et surmonté d'une aigrette blanche à nœud de diamant ; l'étroit pantalon galonné, et qui va se perdre dans de courts brodequins à franges d'or ; les éperons et le ceinturon de cuir auquel est suspendu le sabre recourbé que le Hongrois n'abandonne jamais, symbole de son indépendance.

De tous les peuples de la Hongrie, le Magyar était peut-être le seul qui eût rang dans l'histoire, lorsqu'aux accents d'un poète, et au commandement d'un colonel ambitieux, les Croates et les Illyriens se sont levés pour réclamer, disent-ils, leur part de nationalité. Le moment de les faire connaître est propice ; nous en profitons.

LES CROATES ET LES ILLYRIENS.

Entre le Croate et l'Illyrien, la ressemblance est grande. Ils ne diffèrent que sur quelques points, résultat inévitable de l'éducation, de la situation physique et de la diversité des religions. Leur caractère moral est un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, de vertus et de vices. La frugalité, l'hospitalité et l'empressement avec lequel ils se prêtent mutuellement secours sont leurs vertus principales ; en revanche ils sont dominés par l'intempérance, adonnés au vol et vindicatifs.

C'est assez pour eux d'être honnêtes dans leurs rapports avec les individus de leur caste ; ils regardent comme étranger qui n'en est pas, et comme ennemi quiconque habite un autre pays. Intempérants et prodiges, sans inquiétude de l'avenir, ils gaspillent en fêtes et repas les revenus d'une année ; mais ils ne se plaignent pas de la misère, et la supportent avec résignation ; de vraies natures d'artistes, ils vivent gaiement d'un morceau de pain.

Le Croate catholique comprend et pratique sa religion. Pour l'Illyrien, elle consiste dans la stricte observance du carême ; voler n'est presque rien, assassiner, pardonnable mais manger avec une cuiller qui aurait trempé dans du bouillon, jamais il ne se le permettrait !... Ses exercices religieux se bornent à entendre la messe, qu'il ne comprend pas.

Les habitants de la Croatie sont, en général, d'une belle taille ; ils ont l'air mâle, le corps vigoureux, le teint rembruni et le regard farouche : de là cette tradition des Illyriens aux regards mortels, et qui ont deux prunelles dans chaque œil. Leur voix, rude et forte, leur permet de se parler et de s'entendre à une distance de trois à quatre cents pas. Ils ont la vue perçante et l'ouïe subtile ; mais le goût et l'odorat très-faibles. Ce peuple est courageux et vaillant ; les femmes même ne le cèdent point, sous ce rapport, aux jeunes gens les plus hardis. Les habitants de la Lizza surtout sont pleins de valeur ; ils aiment la gloire ; ils se nomment entre eux *Junaek* (héros), et prétendent recevoir ce titre de la part des étrangers même. Les enfants se font un jeu de gravir les rochers sur les bords de la mer, de grimper aux mâts des navires d'où ils se précipitent dans les flots.—Dans la partie militaire, les enfants portent les armes dès la septième année ; il n'y a pas jusqu'au plus petit pâtre qui ne sache manier un fusil. Avant d'entrer à l'église, les Croates déposent leurs armes, qu'ils rangent dans un bel ordre auprès de la porte ; après l'office, ils les reprennent, se livrent à la danse du *kollo*, et s'en retournent, en chantant des chansons martiales. *Jellachich*, dit-on, excellait dans ce genre de composition ; il chantait lui-même ses vers, en s'accompagnant sur une *guzla*.

Le Croate du plat pays ne ressemble pas à ces belliqueux montagnards ! Bien fait comme eux, il n'a ni leur taille, ni leur force, ni leur courage. Les premiers, endurcis dès la jeunesse à souffrir continuellement les changements de température dans un climat rigoureux, sont rarement malades, et, lorsque leur santé est altérée, ils se guérissent bientôt, grâce à un remède toujours le même, un verre d'eau-de-vie mêlée avec du poivre. Les maladies sont plus communes chez le Croate du plat pays, vivant dans un milieu chaud et humide ; il croit les guérir toutes par la saignée et les ventouses.

Le Croate n'aime pas un travail assidu ; il passe la plus grande partie de la journée à ne rien faire, tandis que les femmes, sur les montagnes, comme dans la plaine, laborieuses, infatigables, soutiennent à elles seules presque tout le poids des travaux, aux champs et au ménage. L'étranger est surpris de rencontrer, dans les sentiers de la *Kapella*, des femmes, un sac énorme sur la tête, un enfant sur le dos, un enfant dans les bras, filant et chantant pendant dix à douze lieues par jour, tandis que le mari, enchérissant sur la mode égyptienne, marche à côté de la malheureuse, occupé seulement à fumer sa pipe.

Les mères croates vont toutes seules et sans secours, dans un lieu écarté, donner le jour à leurs enfants ; elles les enveloppent dans quelques haillons ou dans des herbes, et ne cessent jamais de vaquer aux soins de leurs ménages. Elles nourrissent pendant quatre à cinq ans, ou du moins jusqu'à une nouvelle augmentation de leur famille.

Traitées ordinairement par les hommes avec assez de mépris, les femmes connaissent peu la retenue et la fidélité ; mais les femmes sont vertueuses et sages. Les Croates, ceux des montagnes en particulier, ont un grand respect pour l'honneur virginal. L'assassin le plus barbare ne manquerait pas à ce respect. Il est persuadé que c'est le plus grand de tous les crimes, et le seul qui ne reste jamais impuni.

L'on rencontrait jadis des congrégations de cinquante ou soixante personnes, vivant ensemble et dans l'union la plus parfaite, sous les ordres d'un chef absolu qu'on nomme *gospodar*. Il ordonnait et dirigeait les travaux ; tous les autres lui obéissaient. Sa femme ou la plus vieille de la maison, appelée *maïko* (mère) ou *gospodina*, était chargée de l'éducation de tous les enfants qu'elle gouvernait et punissait à volonté.

C'est surtout par le costume que l'Illyrien se distingue du Croate. Du bonnet rouge qui lui couvre la tête, s'échappent ses cheveux tressés en chaînettes ; de toute la barbe, il ne conserve que la moustache ; à tout âge, il a la poitrine découverte ; ses chemises sont à larges manches et brodées en fil de laine bleue ; il porte le pantalon blanc, le gilet à la hongroise, avec un double rang de boutons ; et autour du corps, passés dans une ceinture de cordons rouges, ses pistolets et un long couteau, le *hanshar*. Ajoutez à cet accoutrement soit un manteau cerise, soit une longue pelisse verte ou bleue, parure que les riches ne quittent jamais, même au milieu des plus grands froids. Dix ou douze anneaux d'argent attachés au côté gauche d'une veste écarlate ou bien encore de grands boutons du même métal sur la pelisse, sont pour l'Illyrien une marque d'opulence.

Le Croate du plat pays se charge moins. Tantôt il est coiffé du *kolbuk* (espèce de chapeau,) tantôt d'un grand bonnet de fourrure. Sous une petite veste à manches, que rattachent de superbes agrafes, on voit briller un gilet à la hongroise, mais pas une seule arme.

Les femmes des montagnes et de la plaine tressent leurs cheveux sur leur gorge ; au bout sont suspendus des grelots, des dés à coudre, des jetons et des sonnettes ; les personnes riches ont ces ornements en or, en argent et en nacre ; elles aiment beaucoup à les multiplier, au point que quelquefois elles en portent une demi-livre de chaque côté. Elle se couvrent la tête d'un mouchoir brodé, en laine rouge ou bleue, arrangé à la manière orientale ; cette coiffure s'appelle *pestcha*.

Certaines cérémonies sont communes aux deux peuples ; elles ont toutes un caractère de profusion, et quelque chose de vraiment théâtral. Ils se réjouissent et ils pleurent avec ostentation ; ils invitent le public à partager leur allégresse ou leurs larmes ; ainsi font-ils pour les fêtes du mariage ; ainsi, pour les derniers devoirs rendus aux morts.

A peine le défunt a-t-il rendu l'âme, que les parents courent, les uns faire sonner les cloches de la paroisse, d'autres l'harmonie sacrée à la vertu de délivrer les âmes du purgatoire ;

les autres empruntent de l'argent afin de pouvoir acheter le vin de Dalmatie, cette liqueur chérie du Croate, pour le festin de l'enterrement. Le cadavre est lavé, puis posé par terre : s'il était guerrier, on met à ses pieds ses armes et sa pipe chargée de tabac. Alors le chef de la maison prononce un éloge funèbre, que les parents interrompent d'une voix lamentable. Le convoi commence. Une pleureuse, habile à pousser des gémissements et qu'on loue pour cette occasion, entonne des cantiques de deuil, auxquels toutes les personnes du cortège répondent en poussant des cris plaintifs, et en se tordant les bras. Ces chants célèbrent la valeur du défunt dans les combats, sa force ou sa beauté. On lui reproche de s'être laissé mourir si jeune ; sa fiancée au désespoir de le suivre au tombeau. Ses amis pourront-ils vivre sans lui ! " A quoi, disent-ils, te serviront maintenant tes pistolets, ton *hanshar*, tes armes ? Tu ne te pareras plus de ton beau dolman rouge ! Ame chérie ! as-tu faim ? as-tu soif ? etc., etc. " A la mort d'un enfant, la mère fait éclater sa douleur par des imprécations terribles, et brise sur la tombe de la victime le berceau qui lui servait naguère.

Les jeux des Croates et des Illyriens consistent en exercices qui demandent autant de force que d'adresse. Ils dansent le *kollo* avec passion ; mais leur plus grand amusement est d'allumer de grands feux au coucher du soleil ; de s'étendre auprès, les pieds vers la flamme, et d'écouter ainsi, pendant de longues heures, des récits d'histoires et de légendes. Quelquefois les jeunes filles forment une ronde autour des bûchers, que les garçons franchissent aux applaudissements des spectateurs.

Nous ne dirons rien de particulier sur les Allemands, robustes et habiles cultivateurs, représentants de la civilisation occidentale, à cette frontière extrême de l'Europe ; rien sur le Valaque, colon romain, et qui se glorifie d'avoir servi des maîtres illustres ; rien sur les populations maritimes, admirables de force et de courage. Mais il est un peuple ou plutôt une horde qui, bien plus que la nation juive elle-même, paraît destinée à offrir un triste et vivant exemple de la colère divine ; race ennemie et mystérieuse, répandue au milieu des populations qui pexèrent, et avec lesquelles elle a accepté la guerre ; ce sont les Bohémiens, ou Zingares, ou Cigains.

LES BOHÉMIENS.

Chassés de la France et des Etats du pape, les Bohémiens ne trouvèrent asile que dans la Hongrie. Là, seulement, ils ne furent pas mis au ban de l'humanité ; ils eurent des lois, des privilèges. Quelques mots donc sur eux, et nous en aurons fini avec les nations qui ont fait de la Hongrie, selon l'expression énergique de M. de Gérando, un capharnaüm.

La philologie et l'histoire s'accordent pour démontrer que l'Asie fut le berceau des Bohémiens ; mais ils prétendent venir de la terre d'Égypte ; ils en parlent sans cesse, et leur chef s'intitule *duc d'Égypte*.

Réduits à la dernière misère, n'ayant le plus souvent d'autre abri que le ciel, d'autre nourriture que des aliments volés, ils se regardent comme les seuls maîtres de la création. Ils n'ont aucun principe religieux. De vagues terreurs les agitent. Quelques-uns adorent un vache rousse en l'honneur de laquelle

le ils célèbrent, au fond des bois, un culte ridicule ou abominable.

En 1423, le roi Sigismond leur accorda des magistrats pris dans leur sein : et le palatin lui-même dut choisir leur chef suprême, surnommé Egregius, comme tous les autres comtes. Cités devant les tribunaux, ils prêtaient un serment d'une rare impudence : nous le transcrivons.

«Comme le Seigneur a noyé Pharaon dans la mer Rouge, ainsi soit englouti le Cigain dans les entrailles de la terre, s'il déguise la vérité. Qu'il soit maudit, et que jamais un vol ne lui réussisse !»

Plus tard, il y eut contre eux une réaction. Ils furent persécutés. On essaya ensuite de les fixer au sol et de les civiliser. Les uns furent incorporés dans l'armée ; les autres re-

çurent des terres. Mais il est rare que leur origine se démentisse. Le son d'un tambourin et l'aspect d'une bande de Zingares ont suffi souvent pour les faire retourner à la vie de leurs pères. Quelquefois ils vivent en colonie sous le gouvernement d'un chef, qui doit sa dignité au suffrage de ses compagnons. A peine est-il désigné, que quatre hommes vigoureux lui font de leurs épaules un pavois pour le présenter à ses subordonnés. Le souverain porte un fouet en guise de sceptre, et un costume éclatant composé d'une tunique rouge, d'un bonnet d'Astracan et d'une paire de bottes jaunes, qui lui assure le respect de ses courtisans en guenilles.

«Entre cette race misérable et le brillant cavalier magyar, dit M. de Langsdorff, nous avons parcouru toute l'échelle de la race humaine ; plus bas, l'homme finirait.»

(A CONTINUER.)

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.—PROVERBE.

PERSONNAGES.

LORD SEYMOUR, ministre du roi.

LORD LUNDLEY.

LORD ARTHUR, son fils.

ARABELLE, } nièces de Lord Seymour.

CLARY, }

UNE INCONNUE, fille du peuple.

UN VALET.

La scène se passe à Londres, dans l'hôtel du premier ministre.

Le théâtre représente une vaste salle. Au fond, deux portes latérales. A droite, sur le premier plan, la porte du cabinet de travail de lord Seymour ; sur le second plan, celle de l'appartement des deux sœurs. Du même côté, une table recouverte d'un riche tapis. Sur le premier plan de gauche, une porte dérobée, cachée dans la tapisserie ; près de cette porte, un divan, des fauteuils, etc., etc. Il est dix heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARABELLE, puis CLARY.

ARABELLE, assise près de la table, travaille à un ouvrage en tapisserie. La porte s'ouvre lentement ; Clary paraît, regarde autour d'elle avec inquiétude, aperçoit sa sœur, et laisse retomber vivement la petite porte.

CLARY. Ah !...

ARABELLE, se retourne en tressaillant. Qu'est-ce donc ?... Comment ! c'est vous, Clary !... par cette porte secrète !... D'où venez-vous donc ?

CLARY, avec embarras et s'appuyant sur la table. Je viens... Ah ! tenez, ma sœur, je ne saurais mentir ; et j'ai un secret qui m'étouffe... pourtant, de ma discrétion dépendent aujourd'hui deux existences.

ARABELLE. Que voulez-vous dire, et que signifie ce trouble ?

CLARY. Mon Dieu ! Arabelle, vous êtes toujours si froide, si dédaigneuse, que vous me glacez. Mais vous êtes la seule femme ici, et c'est à vous seule que je puis confier mes actions, mes pensées.

ARABELLE. Eh bien... parlez donc ! car j'avoue que, depuis quelque temps, je remarque de grands changements dans votre caractère. Vous paraissez préoccupée ; puis vous tressaillez comme si vous aviez un sujet de frayeur. Enfin ce n'est pas la première fois que je vous vois rentrer furtivement par cette porte, et, comme votre sœur aînée, je dois vous interroger.

CLARY. Eh bien, vous saurez tout, Arabelle, d'autant mieux que, plus qu'une autre, vous pouvez m'aider dans l'œuvre que je veux entreprendre. (*Désignant la porte secrète.*) Au delà de cette porte, une longue galerie conduit, vous le savez, au pavillon qu'habitait autrefois notre père, et que, depuis sa mort, lord Seymour a fait fermer par un sentiment dont je sens toute la délicatesse... Eh bien !... dans ce pavillon, ma sœur, j'ai caché deux malheureux, deux proscrits, que mon oncle a fait condamner, que mon oncle seul peut faire réhabiliter.

ARABELLE. Y pensez-vous ! Quoi ! c'est chez lord Seymour que vous avez osé cacher des coupables !

CLARY. Ils sont innocents. Je le dirai à lord Seymour, et je le persuaderai, si Dieu me donne cette éloquence du cœur qui va cœur.

ARABELLE. *dédaigneusement.* Vous ! que l'aspect seul de milord rend toute tremblante.

CLARY. Quand il s'agira de prier pour des infortunés qui n'ont point mérité leur sort, j'aurai du courage. Et vous, ma sœur, vous m'aidez.

ARABELLE. Moi ! et comment ?

CLARY. Il y a deux ans, lorsque notre pauvre mère mourut, elle nous laissa orphelines et sans fortune, car lord Seymour, fils aîné, avait hérité des biens et des titres de la famille de notre père. Notre tante d'Oxford, pauvre aussi, mais bonne et généreuse, nous prit avec elle. Il y a un an, lord Seymour, veuf, sans enfant, se souvint de nous, et nous fit venir à Londres pour vivre au sein du luxe et des grandeurs. Ce luxe ne vous étonna pas, ma sœur ; vos goûts étaient ceux d'une femme née pour le grand monde. Du premier coup d'œil, mon oncle vous jugea digne du rang où il vous faisait monter ; il vous accorda toute son affection. Moi, au contraire, craintive devant lui, effrayée de cette nouvelle existence, je lui ai déplu. J'en ai bien souffert ! mais je n'ai pu vaincre la crainte qu'il m'inspire. Aussi, vous travaillez souvent près de lui, dans son cabinet, tandis que je suis seule dans mon appartement. Il vous conduit à la Chambre haute ; quand vous rentrez, il parle avec vous des intérêts de l'Etat ; il vous initie aux secrets de la politique, tandis que moi, muette, embarrassée, j'éprouve une contrainte trop visible.

ARABELLE, toujours dédaigneuse. Seriez-vous jalouse ?

CLARY. Dieu m'en garde ! Je ne suis encore qu'une enfant ; j'ai seize ans, et vous en avez vingt-deux ; il est naturel que mon oncle vous traite en femme raisonnable. Et puis nos idées ne sont pas les mêmes. Vous le ramenez à des questions sérieuses ; si j'étais la préférée, j'aimerais mieux l'en distraire. Mais je ne vous blâme pas d'agir autrement. Vous avez raison sans doute, puisque vous avez réussi. Ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'user de votre influence pour m'aider à obtenir la révision du procès de mes protégés.

ARABELLE. Vous perdez l'esprit, Clary. Quoi ! vous voulez que je risque de déplaire à mon oncle, qui, dans un moment de mécontentement, peut nous renvoyer à Oxford !

CLARY. Ah ! je consens de grand cœur à y retourner, si à ce prix, je fais rendre justice à des innocents.

ARABELLE. Mais, moi, je n'ai nulle envie, pour des gens que je ne connais pas, de perdre les jouissances que me procure la fortune.

CLARY. Mais vous savez qu'ils souffrent !

ARABELLE. C'est fort malheureux, sans doute ; cependant s'il fallait risquer son bonheur pour tous ceux qui souffrent....

CLARY. Mais l'infortuné Lundley....

ARABELLE. Lord Lundley ! c'est lui que vous avez recueilli.... Quelle imprudence ! Son nom met lord Seymour hors de lui. Non, certes, je ne me mêlerai point de cette affaire.

CLARY. Eh bien, soit ! Arabelle ; le danger sera pour moi seule ; je le préfère, et j'en serai plus brave.

ARABELLE, se levant. Voici justement lord Seymour. Le moment est favorable ; je vous laisse.

CLARY, effrayée. Quoi !.... seule !

ARABELLE, avec ironie. Puisque vous êtes si brave ! (elle sort.)

SCÈNE II.

CLARY, LORD SEYMOUR.

(Lord Seymour s'arrête, regarde un moment Clary, qui reste les yeux baissés et toute tremblante ; puis il va s'asseoir près de la table, prend et repousse quelques papiers, et enfin se retourne.)

LORD SEYMOUR, froidement. C'est merveille, miss Clary, qu'aujourd'hui vous ne fuyiez pas à mon arrivée !

CLARY, timidement. Je ne vous suis jamais, milord.... j'ai seulement la crainte de vous être importune.

LORD SEYMOUR. Et vous n'avez pas la crainte de me paraître ingrate ?

CLARY. Ingrate !... Oh ! milord, votre nom, après celui de mon père, est le premier que, dès mon enfance, j'aie prononcé dans mes prières ; ma mère m'a appris à vous aimer, à vous respecter. Quand nous avons été orphelines, vous nous avez appelées à vous. Nous étions pauvres et obscures ; vous nous avez faites riches et honorées... puis-je oublier de tels bienfaits ?

LORD SEYMOUR, la regardant avec plus d'attention. On le croirait en vous voyant, si froide et si indifférente, vous éloigner de moi.

CLARY. Pardon ! milord.... Vous êtes toujours si grave... je n'ose, alors que mon cœur est plein d'affection.... vous dire que.... je vous aime.

LORD SEYMOUR, à part. Me serais-je trompé sur le compte de cette enfant ? (Haut) Mais croyez-vous donc, miss, que je ne serais pas bien heureux, au contraire, en échappant aux soucis et aux charges du pouvoir, de me retrouver au sein des douces joies de la famille, et que la tendresse, la gaieté d'une jeune fille de seize ans ne reposeraient pas mon cœur de tous ces faux semblants d'amitié qui, à la cour, sont autant de masques servant à cacher la haine et l'envie des courtisans.

CLARY, avec émotion. Ah ! s'il était vrai, milord !....

LORD SEYMOUR. Je l'avais espéré ainsi.... mais vous n'avez pu vaincre l'espèce de terreur que je vous inspire.

CLARY, se livrant à demi. Oh ! je la vaincrai, milord !... Ou plutôt... c'est déjà fait ! et, si vous me parliez avec un peu de douceur... si vous me regardiez avec bonté... tenez, comme en ce moment, milord....

LORD SEYMOUR, doucement. Eh bien, alors....

CLARY. Eh bien ! mon cœur battrait bien fort... il ne me faudrait plus qu'un mot... qu'un geste, pour que je croie retrouver mon père.

LORD SEYMOUR. Est-ce vrai, mon enfant ?

CLARY, courant se jeter dans ses bras. Ah ! mon oncle ! mon bon oncle !... (se retirant confuse.) Ah ! pardon, milord !

LORD SEYMOUR. Quoi !.. déjà ?

CLARY. Oh ! non ! vous êtes bon ! vous m'aimez. J'ai vu tout cela dans un seul de vos regards ; je n'ai plus peur, et je vous dirai maintenant combien je vous aime.

LORD SEYMOUR. Tu es une charmante enfant que je n'avais comprise... tout diplomate que je suis.

CLARY, s'asseyant à ses pieds sur un tabouret. Ce que c'est pourtant que de ne pas s'entendre ?

LORD SEYMOUR. Le moyen ? Dès que je paraissais, tu fuyais.

CLARY. Et pourtant, je mourais d'envie de rester.
 LORD SEYMOUR. Tu me disais toujours : milord !
 CLARY. Oui, des lèvres ; mais le cœur disait : mon père !
 LORD SEYMOUR. Ainsi maintenant nous nous entendons.
 CLARY. Parfaitement.
 LORD SEYMOUR. Et tu ne te sauveras plus ?
 CLARY. Jamais ! Je serai auprès de vous tant que vous le voudrez. Je vous ferai de la musique, je vous ferai la lecture ; je serai si heureuse de m'occuper de vous sans cesse, de vous distraire de vos graves préoccupations en vous entourant des soins et de la tendresse d'une fille !

LORD SEYMOUR, ravi. Bonne comme les anges ! Je sens déjà que tu m'es plus chère qu'Arabelle, dont le caractère hautain et fier....

CLARY. Oh ! mon bon oncle, il faut aimer aussi ma sœur.
 LORD SEYMOUR ; Eh ! oui, je l'aimerai ; mais je sens bien que c'est près de toi, ma naïve enfant, que j'oublierai les ennuis de ma position. Je veux te voir tous les jours, à deux heures, après le conseil des ministres. Tu chasseras les nuages de mon front.

CLARY. Ah ! quel bonheur ! Eh bien, à ce moment-là, quand je vous verrai triste, je vous demanderai une grâce... pour vous distraire.

LORD SEYMOUR. Oh ! oh ! déjà tu te fais sollicitieuse !
 CLARY. Pour vous indiquer une bonne action ; c'est vous qui y gagnerez.

LORD SEYMOUR, avec un peu d'amertume. Nous autres, ministres, on ne nous aborde que la prière à la bouche...

CLARY. Vous fronchez le sourcil !... N'en parlons plus... j'attendrai que vous soyez mieux disposé.

LORD SEYMOUR. Voilà qui excite ma curiosité. Quelle faveur avez-vous à me demander, miss ?

CLARY. Pas pour moi ; depuis que vous m'aimez, mon oncle, je ne désire plus rien.

LORD SEYMOUR. Pour qui donc ?
 CLARY. Pour de nobles proscrits, mon bon oncle, victimes d'une lâche machination politique. Oh ! écoutez-moi... On les a calomniés auprès de Sa Majesté, auprès de vous ; ils ne sont pas coupables, et pourtant leurs biens ont été confisqués, leur tête mise à prix ; ils ont été obligés de fuir, et de subir, pendant deux ans, sur la terre d'exil, toutes les misères, toutes les souffrances....

LORD SEYMOUR, avec surprise. Mais de qui donc parlez-vous, miss Clary ?

CLARY, tremblante. De milord Lundley et de son fils, lord Arthur.

LORD SEYMOUR, se levant. Lord Lundley !... lord Arthur !... Je vous défends de prononcer jamais ces deux noms.

CLARY, à genoux, joignant les mains. Mon bon oncle !
 LORD SEYMOUR, marchant avec agitation. Des traîtres... qui ont conspiré contre sa Majesté !... Jamais ils ne rentreront en Angleterre.

CLARY, timidement. Ils y sont rentrés, mon oncle.
 LORD SEYMOUR. Mais c'est jouer leur tête ?
 CLARY, se relevant. Eh bien ! mon oncle, ils préfèrent la mort au supplice de vivre exilés, sous le poids d'une accusation de trahison, de lâcheté. Ils sont venus vous dire, à

vous qui les avez jugés... et condamnés : " Nous vous apportons des preuves de notre innocence. Vous seul pouvez obtenir qu'elles soient examinées ; nous vous savons loyal et juste... nous remettons notre sort entre vos mains."

LORD SEYMOUR. C'est le roi qu'ils ont offensé... Qu'ils s'adressent au roi !

CLARY, toujours suppliante. Mon oncle !
 LORD SEYMOUR, avec sévérité. Assez ! miss Clary ; à votre âge, on ne comprend point les raisons d'état. Si vous tenez à mon amitié, ne me parlez jamais de lord Lundley.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, à Lord Seymour. Les envoyés du Danemark attendent sa Grâce.

LORD SEYMOUR, au valet. Je vais les recevoir. Adieu, miss... Eh quoi ! des larmes dans vos yeux !... Il est bien d'être généreuse et dévouée ; mais il faut mieux choisir ceux que l'on protège. (Il sort, suivi du valet.)

SCÈNE IV.

CLARY, seule, marchant avec agitation.

Tout espoir est-il donc perdu ?... Comme les ministres sont sévères ! Il doit être cependant si doux de pardonner !... Mon Dieu ! aidez-moi ! une pauvre fille de mon âge ne saurait réussir si vous ne venez à son secours... Ah ! si j'étais le roi, je ne voudrais pas qu'il y eût un seul malheureux dans mon royaume... Cependant, mon oncle est bon et juste ; il ne peut avoir tort... Seulement, il ne croit pas que lord Lundley est innocent. Comment l'en convaincre ?... Je me désole et ça n'avance à rien... Mais j'ai promis à mes protégés de leur dire ce que j'aurais obtenu. Ils vont venir. (Elle va fermer les portes du fond.) Maintenant nous n'avons plus rien à craindre. (Ouvrant la porte secrète, elle appelle.) Milords !... milords !... vous pouvez entrer !

SCÈNE V.

CLARY, LORD LUNDLEY, LORD ARTHUR.

LORD LUNDLEY, prenant la main de Clary et la portant à ses lèvres. Notre ange tutélaire ! comment nous acquitter jamais envers vous ?

LORD ARTHUR. Ah ! miss Clary, c'est à genoux que je devrais vous parler, à vous qui, à l'âge où l'on ne songe qu'aux plaisirs, consacrez votre temps à deux proscrits.

CLARY. Ne parlons pas de moi, milords. Mes plaisirs me sembleraient bien amers si je songeais, au milieu d'un bal, qu'il est des infortunes que j'ai refusé de soulager.

LORD LUNDLEY. Vous m'avez dit que demain il devait y avoir un bal, ici même ?

CLARY, souriant. Oui, milord, et j'y danserais de bon cœur si j'avais obtenu votre réhabilitation. Aussi pour avoir le cœur tranquille et danser à mon aise, j'avais... (avec tristesse) malheureusement j'ai bien peur de ne pas danser de si tôt.

LORD ARTHUR, avec inquiétude. Vous avez parlé à votre oncle ?

CLARY. Hélas! oui... et il est inflexible.

LORD ARTHUR, avec douleur. Mon père! nous sommes perdus.

CLARY, vivement. Non, non, je réussirai; Dieu m'enverra un moyen de fléchir lord Seymour. Le plus terrible pour moi, c'était de lui parler; la glace est rompue, je n'ai plus peur; je réussirai... j'en suis sûre! Vous verrez que l'enfant sera vainqueur de l'homme d'état. (On frappe à la porte du fond.) Ma sœur, sans doute... Rentrez vite, milords. Dès que j'aurai quelques nouvelles, j'irai vous les porter.

LORD LUNDLEY. Mais si, pour nous, vous alliez perdre les bontés de votre oncle?

CLARY. Soyez sans crainte: Dieu me protégera.

LORD LUNDLEY, la prenant à part. Je suis vieux, miss Clary, mon corps et mon esprit n'aspirent qu'au repos. Mais Arthur est jeune, plein d'avenir et d'espérance; obtenez sa grâce et je consens à m'exiler pour jamais.

LORD ARTHUR, bas à Clary. Je suis jeune, miss, j'ai la force de tout supporter; obtenez que mon père puisse reposer sa vieillesse auprès de la tombe de ses ancêtres, et moi je m'exilerai de nouveau. Trop heureux de payer de mon bonheur le repos de mon vieux père.

CLARY, émue leur tendant à chacun une main. Oh! je vous sauverai tous les deux, milords! mais rentrez vite, on frappe de nouveau. (Elle les conduit à la porte secrète qu'elle referme sur eux, et va ouvrir celle du fond.)

SCÈNE VI.

CLARY, ARABELLE.

ARABELLE, jetant autour d'elle un regard inquisiteur. Vous n'étiez pas seule, Clary?

CLARY. Non, ma sœur, les proscrits étaient là.

ARABELLE, avec irritation. Je ne vous comprends pas!... braver lord Seymour! chez lui!

CLARY, simplement. Je ne le brave pas, puisqu'il ne sait pas qu'ils sont ici.

ARABELLE. Mais il le saura, je ne veux pas que vos fantaisies romanesques nous perdent.

CLARY. Oh! vous ne ferez pas cela, Arabelle! vous ne trahirez pas ma confiance; vous ne perdrez pas deux infortunés qui ne vous ont jamais fait de mal.

ARABELLE. En vérité, vous êtes étrange! Croyez-vous lord Seymour capable de les livrer?... Il les chassera de chez lui, et lorsqu'ils ne seront plus ses hôtes, il agira selon les intérêts du roi.

CLARY, ayant peine à retenir ses larmes. Ah! c'est affreux! ma sœur.

ARABELLE. Vous avez une heure pour éloigner vos protégés, si vous voulez leur épargner la honte d'être chassés par lord Seymour; car dans une heure je lui dirai tout... La protection de mon oncle m'est trop précieuse; je ne veux pas qu'il nous renvoie chez notre tante d'Oxford.

CLARY. Parlez pour vous, ma sœur. Si mon oncle croyait devoir me punir de cette action, j'aurais bien du chagrin de lui avoir déplu, c'est vrai, mais je ne pourrais regretter ce que j'ai fait pour un ami de notre père.

ARABELLE, avec ironie. A votre aise!... mais vos opi-

nions ne sont pas les miennes. Je vous quitte. Dans une heure!... vous entendez?... ou je dirai tout! (Elle rentre dans l'appartement de droite.)

SCÈNE VII.

CLARY, seule, (Elle s'assied en essuyant ses larmes.)

Quel malheur d'être impuissante pour le bien quand il y en a tant qui sont tout puissants pour le mal! jusqu'à ma sœur! Que faire!... que faire!... Les renvoyer? où iront-ils?... Le premier hôtelier venu peut les livrer... Quitter Londres! ils ne le peuvent en plein jour, ils seront reconnus, arrêtés!... Mon Dieu! prenez pitié de moi!... Quelqu'un!

SCÈNE VIII.

CLARY, UNE INCONNUE, voilée, regardant autour d'elle avec inquiétude.

CLARY, à l'inconnue. Que demandez-vous, miss?

L'INCONNUE. Miss Clary, la nièce de lord Seymour...

CLARY. C'est moi!

L'INCONNUE écartant son voile. Ah! Dieu me protège en m'adressant à vous que l'on dit si bonne et d'un si noble cœur. Pardon, miss, je suis toute tremblante... il faut que je vous confie un grand secret.

CLARY. Parlez! miss, parlez! vous paraissez aussi jeune que moi, et je sais qu'à notre âge on n'est pas brave!

L'INCONNUE. On le devient quand il s'agit de sauver ceux qui nous sont chers.

CLARY. Oh! vous avez raison!... parlez! parlez vite!

L'INCONNUE. Sachez donc miss, qu'un complot s'est formé dans l'ombre, qu'une vaste conjuration menace les jours du roi. Demain, sur la route de Westminster, on doit le frapper du poignard.

CLARY. Bon Dieu!... le roi!

L'INCONNUE. Voici comment je sais tout. J'ai un frère, nous sommes orphelins depuis notre enfance, et seuls au monde pour nous aimer, nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre, lorsque depuis peu, m'étant aperçue de la précaution d'esprit de mon frère, je surveillai ses démarches. Hier au soir, je le suivis presque dans une rue obscure; là, m'étant cachée dans l'ombre, je le vis se réunir à des hommes que je ne pus reconnaître et qui se séparèrent en se disant: "A demain! A peine avaient-ils quitté le lieu de leur rendez-vous, que j'aperçus des papiers à terre... Je sortis de ma cachette pour les ramasser. Jugez de mon effroi! c'était le plan d'une conspiration contre la vie de sa Majesté! Si je m'adresse aux gens de justice, je me fais connaître, mon frère sera sacrifié par ses amis qui l'accuseront de les avoir vendus... Si je ne parle pas, le roi est mort... Dans mon anxiété j'ai pensé à vous, miss. (Elle lui remet les papiers.)

CLARY, lui pressant les mains dans les siennes. Oh! cela est bien! miss, cela est bien!

L'INCONNUE. Que le roi fasse arrêter le chef de la conspiration, il est seul compromis par ces papiers... mon frère ignorera toujours la part que j'ai prise dans cette affaire; je réponds qu'il sera pour l'avenir un fidèle sujet au roi... et je compte, miss, sur votre honneur pour sauver deux pauvres et obscurs orphelins.

CLARY, *rabattant le voile de la jeune fille.* Je ne vous connais pas... miss!... Dieu seul vous connaît, et vous récompensera de votre généreux dévouement... mais je conserve l'espoir de vous revoir un jour... cela dépendra de vous. (*Otant une bague de son doigt.*) Acceptez ce bijou; quand vous me le rapporterez, je le recevrai des mains d'une amie.

L'INCONNUE, *baisant la main de Clary.* Adieu! miss.

CLARY. Au revoir! (*L'inconnue s'éloigne avec précaution.*)

SCÈNE IX.

CLARY, *seule; lisant les papiers.*

Oh! mon Dieu!... le cœur me bat... Oui... cette conspiration... tout était bien préparé... le succès devenait certain... Eh! mais... cette jeune fille m'a fait oublier mes protégés... Quelle idée!... Si mon oncle, en échange de l'immense service que je vais rendre au roi, m'accordait la révision du procès de lord Lundley!... Je danserai demain, car lord Lundley sera sauvé!... Voici mon oncle!... J'ai peur... Oh! non, non!... mon oncle va être si heureux!

SCÈNE X.

CLARY, LORD SEYMOUR.

LORD SEYMOUR, *d part.* Ici!... ils sont ici! Arabelle vient de me l'affirmer... Comment cette enfant ose-t-elle lutter ainsi contre moi?... Voyons si c'est une révolte contre ma volonté, ou si, dominée par un noble sentiment, elle n'a pu y résister, et croit me servir en me forçant à être généreux. Voyons si c'est l'entêtement d'une petite fille ou le dévouement d'un noble cœur. (*Haut.*) Ah! c'est vous, miss Clary!

CLARY, *avec émotion.* Oui, mon bon oncle, c'est encore moi... Je crains beaucoup de vous déplaire; mais pourtant il faut que je vous révèle un important secret dont on vient de me rendre dépositaire, et pour lequel je vous demande, en échange, votre protection en faveur de lord Lundley.

LORD SEYMOUR. Avez-vous songé, Clary, que vous n'entendiez rien aux secrets d'état; que l'on pouvait tromper votre générosité, abuser de votre inexpérience?

CLARY. Ah! lord Arthur ne saurait tromper!... Il est si bon, mon oncle, et il aime tant son père!

LORD SEYMOUR, *souriant.* Ah! lord Arthur!... Vous plaidez chaleureusement sa cause... mais enfin, je serais convaincu, qu'il resterait encore le roi à convaincre, et Sa Majesté ne veut pas même entendre prononcer le nom de lord Lundley.

CLARY. Oh! s'il ne s'agit plus que du roi, nous sommes sauvés, car j'ai là, dans mes mains, de quoi tout obtenir de lui.

LORD SEYMOUR. Que voulez-vous dire?

CLARY, *lui tendant les papiers.* Tenez, mon oncle, le plan d'une conspiration: le roi devait périr demain. Le dévouement d'une pauvre fille inconnue m'a livré ce secret. Voyez vous-même.

LORD SEYMOUR, *examinant les papiers.* Est-ce possible!... Et personne ne nous avait prévenus! Vous avez raison, Clary, pour un tel service je puis obtenir du roi la grâce de lord Lundley.

CLARY. Oh! non, mon oncle, pas sa grâce... que le roi s'acquitte d'un bienfait par un acte de justice.

LORD SEYMOUR, *prenant les deux mains de Clary et la regardant avec émotion.* Oui, tu es une noble enfant, Clary... Je vais voir le roi, faire prendre les mesures nécessaires contre le chef des conspirateurs, et... obtenir la révision du procès de lord Lundley... Es-tu contente?

CLARY. Oh! oui mon oncle! Lord Lundley et son fils sont donc sauvés!... Pour eux plus d'exil!... plus de souffrances!... Ah! laissez-moi les appeler; ils vont être si heureux!

LORD SEYMOUR, *souriant et feignant la surprise.* Les appeler!... Où sont-ils donc?

CLARY, *un peu confuse montrant la porte secrète.* Là, dans le pavillon... depuis un mois.

LORD SEYMOUR. Ainsi, vieux diplomate, ministre et conseiller du roi, je ne suis rien près d'une petite fille de seize ans, qui, dans mon hôtel, cachait pendant un mois... (*Avec bonté.*) Va donc les chercher. Ton dévouement les honore; ils doivent en être dignes. (*Elle va pour sortir, il l'arrête.*) Un mot encore. Depuis un mois ils vivent enfermés là!?

CLARY. Oui, mon oncle.

LORD SEYMOUR. Mais comment?

CLARY. Oh! je vous assure qu'ils n'ont manqué de rien.

LORD SEYMOUR. Il me semble, mon enfant, qu'il te manque beaucoup de choses à toi: des bijoux et certaine chaîne d'or...

CLARY, *laissant les yeux.* Lord Lundley avait été l'ami de mon père... Lui et son fils sont arrivés si malheureux, à peine vêtus, épuisés de faim, de fatigue... je ne pouvais pas prendre votre argent...

LORD SEYMOUR. Tu as trouvé que c'était assez de prendre ma maison.

CLARY, *relevant la tête.* Ils étaient venus loyalement faire appel à votre justice, milord; je les ai reçus un soir, et craignant la colère que vous laissiez éclater à leur nom seul, j'ai exigé qu'ils acceptassent un asile en attendant que je puisse tout obtenir de vous.

LORD SEYMOUR. Tu es un ange de bonté et de raison. Va les chercher, ce sont maintenant mes hôtes et mes amis. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LORD SEYMOUR, *seul.*

Un noble cœur, un beau caractère!... et Arabelle a trahi cette enfant!... voilà comme nous jugeons, nous autres diplomates! Arabelle n'était que froide, ambitieuse, je lui supposais les vertus de ma Clary. (*Il sonne. Un valet paraît aussitôt.*) Dites à miss Arabelle que je l'attends ici. (*Le valet entre dans l'appartement d'Arabelle.*)

SCÈNE XII.

LORD SEYMOUR, CLARY, LORD LUNDLEY, LORD ARTHUR.

LORD LUNDLEY, *allant vivement à lord Seymour.* Ah milord! est-il vrai que vous consentez à entendre notre justification?

LORD SEYMOUR. Milord, votre main! que le passé soit oublié. Cette enfant m'a dit que vous étiez innocent; elle ne peut se tromper, elle juge d'après son cœur. Dans huit jours, vous serez réhabilité: d'ici là, vous ne quitterez pas mon hôtel.

LORD ARTHUR, à *Clary*. Et c'est à vous, miss, que nous devons ce bonheur.

LORD LUNDLEY. Milord, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance ; mais je pourrai bien moins encore m'acquitter envers cet ange à qui nous devons tout.

LORD SEYMOUR, regardant *Arthur et Clary*. Elle sera le gage de notre réconciliation, elle qui l'a préparée avec tant de courage ; et je crois répondre aux vœux de nos enfants en disant que nous ne ferons bientôt qu'une seule famille.

LORD ARTHUR. Ah ! milord, c'est ajouter à vos bienfaits, et le dévouement de ma vie entière ne pourra payer celui de miss *Clary*.

LORD SEYMOUR. Vous avez raison, lord Arthur, car elle a été noble et courageuse. (*A miss Arabelle, qui est entrée pendant cette scène, et qui écoute avec surprise.*) Quant à vous, miss *Arabelle*, votre tante d'Oxford se plaint des tristesses de la solitude. Vous la rejoindrez. Je vous assurerai près d'elle une existence convenable.

ARABELLE. Qu'entends-je ?

CLARY, à lord *Seymour*. Mon oncle ! grâce pour ma sœur !

LORD SEYMOUR. Il faut une leçon à ce cœur sec et froid. De sa conduite et de sa résignation dépendra son retour... n'en parlons plus !

CLARY, bas à *Arabelle*. Pauvre sœur ! courage ! j'aurai ta grâce... elle ne sera pas si difficile à obtenir que celle de mes proscrits ; ce n'est pas un crime d'état ?

LORD SEYMOUR. Je me rends chez le roi, milords. Dans quelques jours, tous vos maux seront réparés. Mais ce dont il faut nous souvenir, c'est qu'une enfant de seize ans a tenu dans ses mains, aujourd'hui, notre destinée à tous, et que, quelque grand qu'on puisse être : — *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

Mme. CLÉMENCE LALIRE.



LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme à peine révélée,
Se cherche encore et ne sait rien de Dieu ;
Je composais avec amour ma gerbe,
Quand au détour du côteau l'aspect noir
De sapins verts couvrant un sol sans herbe,
Me fit prier ainsi sans le savoir :

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage,
Chaque printemps lui fait un éventail,
Droite est sa flèche et vibrant son feuillage,
L'art grec s'y mêle au gothique travail ;
Ses blancs piliers un souffle les balance,
Sans plus d'effort que les simples roseaux,
Chœur végétal, symphonie, orgue immense,
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie, &c.

Les bûcherons dont la hache est sonore,
Sapin géant coupent tes bois légers,
Qui porteront du couchant à l'aurore,
Hommes, bestiaux et produits échangés ;
De ta résine on enduira tes planches,
Tu doubleras les caps sombres sans peur,
Tantôt voguant au gré des voiles blanches,
Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie, &c.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rythmés par l'aiglon,
Un jour des bals vous mènerez la danse,
De l'orme agreste au splendide salon ;
Vous traduirez des accents dont la flamme
Cherche des cœurs l'invincible chemin,
Aux violons vous donnerez une âme,
Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie, &c.

Heureux sapins vos solives légères
Font les châlets, construisent les hameaux,
Dans vos taillis se cachent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux ;
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers dans sa joie et son deuil,
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie, &c.

Arbres divins respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ces douceurs
Qu'aime la foule aux vers de ces poètes,
Et qu'Apollon enseignait aux neuf sœurs ;
Quand au hasard la sagesse infinie,
Éclaire un front, c'est à l'ombre des bois.
Reviens orphée, y rêver l'harmonie,
Viens ô Lycurgue y méditer des lois.

Dieu d'harmonie et de beauté,

Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,

J'adore ton génie dans sa simplicité.

PIERRE DUPONT.

REVUE SCIENTIFIQUE.

AGRÈMENTS DES BAINS DE PLOMB FONDU,—MANIÈRE NON MOINS AGREABLE DE SE LAVER LES MAINS AVEC DU BRONZE EN FUSION.



NOS lecteurs et nos lectrices peuvent se rappeler ce que nous leur avons déjà raconté touchant les mirobolantes expériences d'un physicien, M. Boutigny, à la suite desquelles le savant expérimentateur avait adressé un mémoire à l'Académie, où il lui déclarait tout net que la brûlure était un préjugé du vieux monde, absolument comme la religion, la propriété, la famille ne sont que des paradoxes séculaires, selon la parole du *grand maître* Proudhon.

L'Académie, qui travaille toujours à un nouveau dictionnaire, s'émouva tout d'abord au changement grammatical et lexicographique que cette proposition une fois démontrée apporterait nécessairement à la lettre F. aujourd'hui terminée. En effet, au mot *feu*, il ne lui serait plus permis de dire que ce quatrième élément des anciens brûle; tout au contraire, l'Académie devrait dire: "On a cru longtemps que le feu brûlait, c'était une erreur: le feu ne brûle pas." Placé entre ce travail académique et l'obligation de constater une découverte aussi importante, M. Boutigny offrit à MM. les académiciens qui voudraient se convaincre *de visu*, de leur donner pleine satisfaction en plongeant devant eux dans un bain de lave incandescente, ses pieds ou ses mains, au choix des savants, ou tout à la fois les pieds et les mains. Le savant physicien ajoutait avec une aimable courtoisie, que si quelques-uns de MM. les académiciens, désiraient amener mesdames leurs épouses, il se réservait le plaisir d'offrir à leurs mains délicates et blanches une ablution de plomb fondu, douce comme un bain de pâte d'amande.

Or, l'expérience a eu lieu, sinon encore avec la participation de ces dames, du moins avec celle de quelques savants et curieux amateurs. C'est donc de cette nouvelle et intéressante séance que nous nous proposons d'entretenir aujourd'hui nos lectrices et nos lecteurs.

M. Michel de Lure, M. Perey de Dijon et d'autres personnes, notamment un feuilletoniste très-digne de foi, ont voulu vérifier personnellement ce fait d'incombustibilité humaine dans les conditions énoncées par M. Boutigny.

Comme nous n'avons point à faire ici un cours de physique auquel, d'ailleurs, nous ne sommes point appelés, nous ne considérerons les choses qu'au point de vue purement phénoménal, abstraction faite de toute théorie spéciale; nous n'en serons que mieux compris de tous. Et pour cela faire, nous laisserons parler un des amateurs et expérimentateurs dans cette petite partie de plaisir:

"Nous nous sommes rendus à la Villette, à la fonderie de fer de M. Davidson, où devait se rendre également M. Despretz, l'un des commissaires de l'Académie. Le très-excel-

lent directeur de l'usine mit à notre disposition le produit d'une de ses fournaises, qui se trouvait alors en activité. Nous étions là, attendant le moment solennel de l'ouverture du foyer ardent, au milieu d'un cercle d'une douzaine de cyclopes (pourvus de deux yeux et d'honnêtes figures.) Bref, le fourneau s'ouvrit, et une effroyable cascade de feu se précipita dans la vaste poche où chacun des ouvriers devait puiser le métal coulant. Le jet avait environ 3 à 6 centimètres de diamètre, c'est-à-dire celui d'un de vos bracelets, mesdames. Je ne sais jusqu'à quel point vous vous faites une idée nette de l'aspect terrible et horripilant qu'offre cette purée infernale, et des ardents reflets qu'elle projette au loin. Le bassin qui s'emplissait sous le jet de la fonte me rappelait cette phrase du bonhomme:

"C'était un vrai chaudéau digne de Lucifer."

et je pense toutefois que Lucifer ne s'y trouverait pas beaucoup plus à son aise que dans un bénitier.

"C'est ici qu'il faut frissonner, mesdames."

"A tout seigneur tout honneur. M. Boutigny s'avança le premier, et après avoir passé un doigt dans sa bouche, il coupa le jet. . . Point de mal, point de sensation; seulement une épaisse vapeur s'élevait de la surface du doigt. Alors il mouilla sa main avec une solution d'acide sulfureux dans l'eau gommée et la plongea dans le bain de fonte. L'effet fut exactement le même que dans le bain de plomb; épreuve inoffensive, sensation tout à fait nulle. Ma foi avait dès lors une raison d'être très suffisante. A mon tour, je passai un doigt dans ma bouche, et je coupai le jet, une, deux, trois fois, sans éprouver plus de chaleur que si mon doigt eût traversé un rayon de soleil. Puis, je mouillai ma main droite avec la solution sulfureuse et je la plongai dans le bain de fonte; je puis même dire que j'ai barboté, tripoté et clapoté dans la marmite, car mes opérations consistaient à faire de ma main une cuiller avec laquelle j'enlevais et jetais par dessus bords une certaine quantité de métal qui s'éparpillait sur le sol en globules ardents, à l'instar des planètes de M. de Buffon. Nous avons fait figer et nous avons recueilli plusieurs de ces globules.

"Dans la marmite du pot-au-feu vulgaire, à 90°, avec une pareille manœuvre, je me serais brûlé la main à vif pour trois mois; dans ce bouillon métallique, à une température au moins vingt fois aussi forte, je n'ai rien senti, si ce n'est... un plaisir extrême de ne rien sentir du tout. Mais, pour compléter l'histoire de mes impressions, j'ajouterai que cette épreuve anodine produisit sur moi un effet singulier. Non content de l'avoir traversé impunément, je me sentais poussé, entraîné à multiplier les expériences, à les varier, à en prolonger la durée; j'aurais voulu jouer d'avantage avec ce feu: c'était quelque chose du vertige qui entraîne un homme, dans le voi-

sinage d'un abîme, à s'avancer sur ses bords et à jeter au fond ses regards, sinon sa personne. Mais, en faisant d'ailleurs mes réserves sur des épreuves ultérieures plus complètes, je me rappelai que... le sage doit modérer ses passions, ainsi que feu Sénèque l'a prouvé quelque part.

“M. Despretz, trop tard arrivé pour jouir de la représentation complète, assista au dernier acte qui fut répété en son honneur. Le savant académicien pourra dire :

“J'ai vu de mes yeux ce qui s'appelle vu ;”

“Et si ce témoignage ne suffit pas aux autres commissaires de l'Académie, on s'empressera de leur donner autant de répétitions de la pièce qu'il pourra leur être agréable.”

Ainsi donc, et en résumé voici les faits : de simples mortels plongent leurs mains dans la fonte ardente sans se rissoler la peau, et tandis que la partie des mains qui ne plongent pas éprouve une très-vive chaleur par le rayonnement du métal, la partie enfoncée dans le bain s'y trouve à l'abri de toute sensation autre que celle fort agréable d'une immersion onctueuse et fraîche comme une bavaroise au lait qui n'aurait pas vu le feu.

Et sur ce, bien des gens, et des plus respectables, vont se récrier que la chose est impossible. Ce sont les docteurs et les érudits, sceptiques de profession. Que si vous racontez cette expérience à votre portière, comme nous l'avons fait, celle-ci, infiniment peu érudite, vous répondra ceci : “Il n'y a rien de plus possible !” Tous les soirs je fais dans ma loge l'expérience de votre savant : je mouille mes doigts et je mouche ma chandelle sans me brûler. Ce n'est pas plus difficile que ça !”

Le fait est qu'il y a là un procédé adamique de nature à faire réfléchir les incrédules. Et cette portière pourrait bien ouvrir les yeux à plus d'un érudit douteur.

Il ne faut d'ailleurs considérer les expériences de M. Boutigny que comme le point de départ d'un système plus complet, d'une étude plus étendue. Elles n'ont pas été variées jusqu'à présent, comme il semble qu'elles pourraient l'être ; et j'attacherais quelque importance, entre autres, à la mesure de la durée des immersions. Outre son intérêt propre, cette mesure est un élément de quelque valeur pour la théorie.

Celle-ci offre un terrain de discussion sur lequel il est possible que les physiiciens ne s'accordent pas de sitôt. Pour ce qui est de la cause immédiate de l'incombustibilité passagère dont se trouve douée la peau dans les circonstances que nous avons signalées, nul doute qu'elle ne réside, en tout ou en partie, dans le principe “sphéroïdal,” c'est-à-dire dans la répulsion et le défaut de contact réciproques du solide mouillé et du métal

ardent. Cette répulsion existe à coup sûr, et, comme elle a pour conséquence naturelle et nécessaire les faits dont il s'agit, quoique dans une mesure, à la vérité, indéterminée, rien n'est plus conforme à la saine logique que cette explication. Cependant, il est vrai aussi qu'on peut les attribuer à l'inconduite du mince système formé de la peau et de la couche adhérente ; la rapidité des épreuves est assez grande peut-être pour ne pas laisser à la chaleur le temps de se propager à travers cette enveloppe. Ce qui vient à l'appui de cette explication, c'est l'incombustibilité que se donnent les charlatans qui manient le fer rouge, en induisant leur peau de diverses sortes de préparations en couches minces.

Et ceci nous mène tout droit à des pensées rétrospectives qui viendraient encore à l'appui de cette sentence très-connue : “Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil,” pas même le bain merveilleux de M. Boutigny dans la fonte, ni sa danse pieds nus sur des charbons ardents.

Il est reconnu depuis longtemps, dit J. B. Salgues, que les *saludadores*, les *santiguados* d'Espagne s'étaient faits une réputation universelle d'incombustibilité. Il y a quelques vingt-taines d'années que tout Paris a vu un Espagnol, sans doute héritier du secret des *saludadores*, qui marchait pieds nus sur les barres de fer rougies au feu ; il promenait des lames ardentes sur ses bras, sur son visage et sur sa langue ; il se lavait les mains avec du plomb fondu ; il avalait un verre d'huile bouillante comme on avale un sorbet.

Mais voici des faits analogues qui remontent à des temps bien plus éloignés, à deux mille ans et plus. Virgile en parlant du mont Soracte, ne dit-il pas très-clairement que les prêtres d'Apollon marchaient impunément les pieds nus sur les charbons ardents ?

Summe deum sancti custos, etc.

Pline, Varron rappellent les mêmes faits. Strabon, parlant du culte de la déesse Feronie, dit : “Ceux que la déesse daigne inspirer de son souffle puissant marchent et dansent très-agréablement sur des monceaux de cendres rouges et de charbons embrasés.”

Cependant et malgré ces faits, les uns peut-être bien apocryphes, les autres plus qu'incomplets, pour établir un jugement quelconque sur les procédés des expérimentateurs, il faut reconnaître que M. Boutigny a fait faire un pas immense à ces essais, et par des moyens puisés aux sources pures de la science. Les personnes qui douteront encore, peuvent se rendre au laboratoire du savant chimiste, qui leur donnera très-gracieusement une représentation de l'agréable exercice dont nous venons de parler.

J. B.

MAXIMES.



L'HOMME ne devrait jamais avoir honte d'avouer ses torts, car faire de pareils aveux, c'est dire seulement qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier.

POPE.

La dignité de notre nature consiste à faire éclater en nous, comme en un miroir, l'image de la bonté divine.—ST. LÉON.

Manière de conserver les Fourrures.—Arrosez les fourrures ou les étoffes de laine, ainsi que les tiroirs et les coffres où elles sont renfermées avec de l'esprit de térébenthine. L'odeur désagréable de cette matière s'évaporerait promptement en exposant les étoffes à l'air. Quelques personnes mettent des feuilles de papier imbibées d'esprit de térébenthine dessous et dessus, ou entre les pièces d'étoffes, etc. ; et le bon effet en est reconnu.

UNE SUITE AU DÉCAMÉRON.



Il y avait déjà plusieurs mois que la peste avait tout-à-fait disparu de Florence et avec elle s'étaient allés l'occasion et le prétexte de ces réunions charmantes où sept belles dames et trois jeunes cavaliers avaient montré tant d'esprit et de gaité. Ni les uns ni les autres ne les avaient oubliées et tous ceux qui n'y avaient pas assisté le regrettaient amèrement. Le printemps était revenu et un jour tout ce qu'il y avait à Florence de femmes agréables, de nobles seigneurs, de riches marchands, de guerriers célèbres, fut invité à des fêtes qui se donnaient dans la maison de campagne de madame Flamette. Ces fêtes se prolongèrent pendant plusieurs jours. Chacun en admirait la magnificence et le bon goût. On ne pouvait s'arracher à tant de délices, aux attraits du paysage, aux charmes de la société, à la délicatesse des festins et à mille autres plaisirs qu'il serait trop long de détailler. Pourtant peu à peu la foule s'écoula et il ne resta que les intimes de la dame. On sait quelle exquise personne était Flamette, combien ses vingt-six ans avaient d'enivrante beauté, comment les grappes de ses cheveux blonds brillaient autour de ses tempes, de ses joues et de son cou, comment la blancheur de sa peau luttait d'éclat avec l'or de ses cheveux. On n'a pas oublié sa bouche fixée dans la grâce d'un sourire éternel, ses regards doux mais dominants, ses mains, ses lèvres de musicienne et de chaminatoire, ses mains, ses lèvres de musicienne et de chaminatoire accomplie. On voyait aussi avec elle madame Pamphile, madame Philomène, la première prévoyant plutôt que contemplant le déclin de sa jeunesse, prudente et hardie comme une femme qui approche de la trentaine ; la seconde plus jeune et pourtant plus sérieuse, moins expansive. Enfin Pamphile et Dionéo étaient là. Les autres n'avaient pas entendu une seule des cent nouvelles du *Décameron* et reprochaient vivement cette cruauté à la fortune. Le crépuscule commençait, et l'on goûtait dans le jardin les premières fraîcheurs de la nuit, quand Flamette parla ainsi : « Dans une heure nous souperons. Puis il y aura chanson, musique et bal. D'ici là je suis d'avis, si cela plaît à ces dames, que Pamphile nous raconte une de ces histoires qu'il dit si bien. Quant à nous, nous sommes un peu fatiguées. Nous ne parlerons pas, nous ne ferons qu'écouter. »

La société approuva unanimement la proposition de madame Flamette qui fit signe à Pamphile de parler le premier.

Le jeune cavalier regarda la dame d'une façon qui signifiait qu'il était absolument soumis à toutes ses volontés.

PRÉSUMPTION EN AMOUR.

Mesdames, dit-il, puisque c'est sous votre gracieuse influence que doivent naître le récit de mon ami Dionéo et le mien, vous ne vous étonnez pas s'il y est question d'amour, car il est certain que vous ne manquez jamais de l'inspirer et avec lui toutes les nobles vertus, toutes les belles actions, le courage, le dévouement, la politesse dans la conversation et dans la

conduite, la vivacité dans l'esprit, la tendresse dans le cœur. Vous aimer est facile, mais vous dire qu'on vous aime ne l'est pas autant. Il faut des précautions infinies pour bien choisir le moment favorable à un aveu, pour ne pas blesser votre délicate fierté, pour ne pas choquer cette conscience que vous avez de votre haute valeur. En voici un exemple que je viens de me rappeler.

Il y a quelques années, la plus belle femme de Brescia était une jeune veuve que je nommerai madame Blanche, parce qu'elle est célèbre en Italie et qu'il serait indiscret de l'appeler par son véritable nom. Cette jeune veuve était immensément riche et encore moins riche que belle. Vous pouvez vous figurer si les seigneurs de Brescia la poursuivaient de leurs hommages les plus assidus, mais sa réputation avait franchi les murs de sa ville natale et s'était étendue dans toute notre péninsule... Florentins, Génois, Napolitains, Vénitiens, Siciliens faisaient tous plus ou moins un pèlerinage en Lombardie pour s'assurer les bonnes grâces de cette déesse de la beauté. Cela n'était pas facile. Blanche avait un si grand nombre de soupirants, ses couleurs flottaient sur la poitrine de tant de nobles chevaliers, qu'elle regardait avec un certain dédain tout ce peuple amoureux. Son âme était pleine de tendresse, son cœur de loyauté. C'était une personne d'esprit, de jugement et de vertu, mais les fumées de trop d'encens avaient fini par lui donner une si haute idée d'elle-même, qu'elle était devenue en amour d'une délicatesse outrée. Un défaut imperceptible suffisait pour la dégoûter de l'homme le plus accompli. Son air altier, ses façons hautaines, décourageaient ses courtisans les plus intrépides qui lui exprimaient leur passion par mille sacrifices, mais qui ne savaient comment s'y prendre pour la lui dire en toutes lettres. Or, c'était précisément là que Blanche les attendait. Elle faisait semblant de ne pas comprendre les marques les plus vives de dévouement, et remerciait par le même sourire bienveillant tous ses adorateurs, sans permettre à chacun de se croire le moins du monde en progrès dans son esprit. Souvent ses amies lui demandaient si elle comptait, jeune et belle comme elle était, vieillir dans le veuvage. Elle répondait alors que son cœur muet ne lui conseillait pas de nouvelle alliance. D'ailleurs elle mettait tant de grâce dans sa conduite tyrannique, elle laissait voir tant de bonté au fond de son indifférence, que son nom gardait toujours la même renommée. C'était toujours, parmi les seigneurs italiens, à qui fléchirait la belle cruelle de Brescia.

Deux chevaliers de la comté bourguignonne, messire Hugues de Salines et Pierre de Pymorin, voyageaient alors en Lombardie. Ils ne manquèrent pas d'aller à Brescia pour y voir madame Blanche. Peut-être même nourrissaient-ils l'espoir de lui plaire, d'être aimés d'elle et enfin de l'épouser, mais comme ils étaient depuis l'extrême enfance parfaits amis et qu'une rivalité amoureuse aurait pu les désunir, ils ne se confiaient pas leurs pensées à ce sujet. Ils étaient l'un et l'autre fort accomplis : seulement Pierre était très modeste et très timide, tandis que Hugues avait au contraire le feu et la

hardiesse qui d'habitude ne vous déplaisent pas, Mesdames, mais qui pouvaient lui jouer un mauvais tour auprès de la susceptible veuve. Une fois à Brescia, ils ne tardèrent pas à se faire présenter, et tous deux commencèrent à faire leur cour, en suivant pour cela les voies diverses que leur traçaient leurs caractères opposés. Hugues donna des fêtes magnifiques, fréquenta sans relâche la maison de Blanche, eut trois ou quatre disputes par lesquelles il donnait à entendre qu'il ne souffrirait pas de rivaux, et enfin s'efforça de faire éclater son amour d'une façon irrésistible et absolue. Pierre évita de se faire remarquer. Il ne reculait devant rien pour conquérir les regards de la veuve, mais il faisait tout avec si peu de bruit qu'on ne le remarquait guère, et qu'il finit par endormir jusqu'à la jalouse vigilance de son ami. Bientôt on prétendait à Brescia que madame Blanche était sur le point de se remarier avec messire de Salins. Le fait est qu'elle avait été à moitié subjuguée par la fougue du Bourguignon. D'abord elle l'avait reçu assez froidement. Elle l'avait même trouvé bien audacieux et bien suffisant ; puis peu à peu elle avait cédé, elle avait pris plaisir aux extravagances qu'il commettait pour elle, elle s'était sentie plus disposée à lui donner la récompense de son amour qu'à aucun autre, et en mainte occasion elle avait laissé voir sa façon de penser assez clairement pour que le bruit se fût répandu de son prochain mariage. Hugues, tout le premier avait la conviction de sa victoire et agissait en homme sûr de son fait. Un jour il alla trouver la veuve et lui tint à peu près ce langage.

Chère Blanche, des affaires de la plus haute importance me rappellent dans la Comté, je ne serai absent que peu de temps, et j'espère que l'espoir de mon prompt retour vous rendra mon absence moins pénible, car je sais que vous m'aimez, Blanche. Vous n'avez pu me dérober entièrement l'émotion que je vous causais.

Jugez de l'indignation de la veuve et comment elle prit une aussi ridicule arrogance. Elle dissimula sur le moment pour mieux cacher et mieux préparer la vengeance qu'elle se proposait de goûter. Elle rougit donc légèrement et ne fit que confirmer Hugues dans la bonne opinion qu'il avait de ses succès. Il ajouta, toujours sur le même ton, qu'à son retour rien ne l'empêcherait de devenir madame de Salins.

Si Blanche était furieuse de la présomption du chevalier, elle souffrait aussi, car elle commençait à l'aimer. Ce fut pour elle une déception bien amère de trouver un si énorme défaut à un homme d'ailleurs si aimable et qui lui plaisait tant. Précisément parce qu'elle avait eu pour Hugues un commencement d'amour, elle ressentit aussi pour lui un commencement de haine et se jura que non-seulement il ne deviendrait jamais son mari, mais qu'à son retour il la trouverait mariée. Ce fut, dans sa pensée, le meilleur moyen de le punir.

Il lui restait à savoir avec qui et par qui elle le punirait, car c'eût été mal comprendre sa vengeance que de se préparer des chagrins pour en donner à Hugues. Autrefois elle s'était laissée adorer avec une indifférence de souveraine, et maintenant elle était pressée d'aimer par désir de se venger. Elle passa en revue tous les Italiens qui depuis longtemps la poursuivaient de leurs soupirs, mais elle ne put jamais forcer son cœur à ressentir la moindre inclination pour aucun d'eux. Alors elle pensa au compagnon de Hugues, à Pierre de Pymorin. Elle se souvint de son excessive modestie et du peu d'attention qu'elle lui avait accordé, malgré les nombreuses marques d'amour qu'il lui avait données. Depuis quelque temps elle ne le voyait plus. On ne parlait plus de lui dans la ville et il fallut qu'elle fit prendre partout de ses nouvelles pour arriver à savoir qu'il logeait depuis plusieurs jours dans un faubourg écarté et qu'il était gravement malade. Elle résolut d'aller le voir, de s'assurer s'il était digne de son affection. Elle ne se doutait pas que le pauvre messire était malade d'amour, que c'était elle qui, en le dédaignant, l'avait jeté sur un lit de douleurs et qui, en lui prodiguant un regard, l'introduirait de nouveau dans le monde vivant du bonheur et de la santé. Quand elle l'apprit, elle fut si charmée de l'excessive délicatesse de ce cavalier qui l'avait adorée avec tant de respect et d'abnégation, qui offrait à sa beauté le sacrifice de sa vie, elle trouva un contraste tellement à son avantage entre sa conduite et celle de Hugues, qu'elle n'hésita pas à le combler de joie en devenant sa femme.

Quelque temps après, messire Hugues revint tout disposé à faire le bonheur de Blanche. Malheureusement pour lui ce bonheur n'était plus à faire. Il se mit en colère, reprocha à son ami d'avoir abusé de son absence, et finit par se battre avec Pymorin qui lui donna un grand coup d'épée dans la poitrine. Hugues resta trois mois au lit et eut le temps de s'apercevoir combien il avait été outrecuidant et absurde. Il se promit, désormais, de mener autrement sa barque, et si jamais nouvelle occasion se présentait d'obtenir l'amour d'une femme aussi parfaite que Blanche, de ne pas la perdre par trop de présomption. Quand il fut guéri, il trouva moyen de renouer son ancienne amitié avec Pymorin et de revoir Blanche. Il lui demanda pardon en termes fort aimables et la dame, en lui répondant qu'il était tout pardonné, ajouta, qu'il lui restait maintenant à profiter de la leçon qu'il avait reçue. Il en profita si bien qu'il a épousé dernièrement une jeune et charmante héritière de Florence, que nous connaissons tous. Elle ne pouvait faire un meilleur mariage, car messire de Salins a ajouté à toutes les belles qualités qui le distinguaient la seule qui lui manquait, la modestie.

CYRIL TOURNEUR.

LES SUCRERIES CANADIENNES.

Viens, mon ami, passer la semaine avec moi ;
 Pour charmer mes loisirs je n'attends plus que toi ;
 Viens un moment t'asseoir sous le platane antique,
 Et voir, au fonds des bois, ma cabane rustique.
 Je ne te promets pas des plaisirs trop joyeux,
 Mon séjour n'est pas fait pour les voluptueux,
 Mais je te ferai voir, dans mon humble retraite
 Tout ce qui peut flatter les regards du poète,
 Et ta muse, en voyant cet agreste séjour,
 Voudra, je te le gage, y rêver plus d'un jour.

.....
 A peine le soleil a-t-il dans sa carrière
 Jeté sur la forêt quelques traits de lumière,
 J'entends de tous côtés les cris des bûcherons ;
 L'écho dans le lointain répète leurs chansons.
 Une hâche à la main, l'un fait tomber un frêne,
 Un autre abat plus loin les branches d'un vieux chêne ;
 On s'agite, on se presse, on crie ; à ce fracas
 Je crois revoir les Grecs abattant les hauts mâts
 Qui devaient transporter des côtes Argiennes
 Un peuple de guerriers sur les rives Troyennes.

Mais de l'astre du jour les vœux vivifiants
 Ont pénétré du bois les fibres nourrissans ;
 Déjà je vois couler des veines de l'éérable
 Et tomber goutte à goutte une onde délectable ;
 Bientôt l'aube d'écorce à son pied se remplit ;
 Je crois revoir alors ce bel âge où l'on dit :
*Que d'un miel savoureux la liqueur précieuse
 Distillait à flots d'or des branches de l'yeuse.* (Ovide.)

.....
 Auprès de ma cabane un cèdre pétillant
 S'amonce, fendu par un acier tranchant.
 Dans le vase d'airain que la flamme environne
 L'eau commence à frémir, s'épaissit et bouillonne.

J'aime à goûter cette eau qui sur le feu jaunit ;
 Et si je sens alors naître mon appetit
 J'aime à tremper mon pain dans la sève sucrée.

Enfin, de plus en plus, la liqueur épurée,
 Ecume, se condense, et se change à mes yeux
 En un sirop vermeil, pur et délicieux.

Un moment s'est passé, je prends un lit de glace.
 Du jaunissant nectar j'en couvre la surface,

Puis, laissant quelque tems la chaudière d'airain
 Bouillir sur les brandons attisés par ma main,
 Je vais rêver assis à côté d'un platane,
 Ou bien je me repose au fond de ma cabane
 Que dore le soleil de ses rayons amis.

Là, je repasse en paix mes livres favoris ;
 Je reprends tour-à-tour, Lafontaine, Racine,
 Corneille, Despréaux, Delille, Lamartine.
 Mon esprit, s'il le veut, choisit d'autre plaisir.
 Je pense à mon pays, je songe à l'avenir,
 Sans sortir de mon bois je cours toute la terre.
 Je vois en frémissant tous ces foudres de guerre
 Ces conquérans, ces preux, ces monarques guerriers
 Qui s'offrent devant moi le front ceint de lauriers.

Tandis qu'en contemplant ces sublimes génies
 Mon esprit s'abandonne à mille rêveries,
 De la condensation suivant les prompts lois,

La liqueur qui naguère était au sein du bois,
 En un sucre suave a changé sa substance.
 De quelques bras nerveux empruntant la puissance
 De dessus le brasier j'enlève promptement
 Le vase que je fais refroidir lentement.
 Ensuite plein d'orgueil de mon travail utile
 Dans des carrés égaux je place en homme habile
 Ce sucre qui sera tantôt l'ami des mêts,
 Et qui va présider à nos frugals banquetts.

Le Huron qui jadis parcourait notre plage,
 Le sauvage habitant des tentes du rivage,
 Ne reconnaissait point de plus riches repas
 Que ceux où l'eau d'éérable assaisonnait les plats.
 Ainsi régala-t-il, dans sa vive allégresse,
 Le Français qui savait mériter sa tendresse,
 Et pour récompenser les guerriers d'un canton
 D'avoir bû dans un crâne ou bravé le canon,
 Le chef les rassemblait sous un érable antique,
 Et la troupe entonnant quelque refrain bachique
 Et mariant sa voix à la gaité du cœur
 Chantait de sa boisson l'agréable douceur. (1)

Aujourd'hui même on voit la jeunesse folâtre
 Quitter de tems en tems ses travaux et son âtre
 Pour venir aux beaux jours qu'offre cette saison,
 Fêter avec transport et jubilation
 Le bon jus du platane et sa suave essence ;
 Souvent, mais sans blesser l'aimable tempérance,
 Le jeune homme voulant égayer le festin
 Emporte dans sa poche un flacon de bon vin,
 Même pour rendre encor la fête plus complète
 Le sucrier galant y mène sa brunette ;
 On badine, on folâtre, on y chante, on y rit,
 La gaité fait sortir les bons mots de l'esprit ;
 On détrempe la pâte, on tourne l'omelette,
 On termine le tout par quelque chansonnette ;
 Enfin tous les plaisirs et tous les agrémens,
 Tout ce que Théocrite a chanté de son tems
 Se trouve réuni dans nos forêts riantes.
 Pour moi, j'aime bien mieux ces fêtes innocentes
 Que les amusemens d'un monde trop joyeux.
 Je préfère ma hutte à ces boudoirs pompeux
 Où s'ennuie à la mort l'orgueilleuse opulence.
 Mais viens mettre le comble à ma réjouissance !
 Hâte-toi, le printemps va bientôt revenir,
 L'éérable de nos bois va bientôt reverdir,
 Il est déjà privé de sa coiffure blanche
 Et puis le rossignol a chanté sur sa branche.

(1) L'écoulement des érables dure quinze jours et ces quinze jours sont une fête continuelle. Chaque matin on se rend au bois d'érables, ordinairement arrosé par un courant d'eau. Des groupes d'Indiens et d'indiennes sont dispersés aux pieds des arbres ; des jeunes gens dansent ou jouent à différens jeux ; des enfans se baignent sous les yeux des Sachems. A la gaité de ses Sauvages, à leur demi-nudité, à la vivacité des danses, aux luttres non moins bruyantes des baigneurs, à la mobilité et à la fraîcheur des eaux, à la vieillesse des ombrages, on croirait assister à l'une de ces scènes de Faunes et de Dryades décrites par les poètes :

Tum vero in numerum Faunos que feras que videres Ludere.

(Chateaubriand, voyage en Amérique.)

A. GERIN-LAJOIE.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

Moyen d'empêcher le lait de tourner.—Voici un moyen aussi simple qu'infaillible de conserver le lait et de l'empêcher d'aigrir. On sait que ce genre d'altération, très-fréquent pendant l'été, occasionne de nombreuses pertes aux nourrisseurs et aux propriétaires de la campagne.

Lorsque le lait tourne, il se développe dans ce liquide un acide. Pour corriger ce défaut et saturer l'acide à mesure qu'il se développe, il suffit d'ajouter par litre de lait un gramme de bi-carbonate de soude; l'addition de cette substance n'est pas nuisible au goût du lait et elle en favorise singulièrement la digestion.

Manière de donner au plâtre l'apparence du marbre.—Afin de donner aux plâtres le poli et l'apparence du marbre blanc, on fera fondre à chaud, une once plus ou moins de savon blanc, dans de l'eau de pluie ou de rivière, de manière à former une eau de savon très-légère, propre à enduire la figure que l'on veut polir, en évitant avec soin de faire mousser cette eau. Lorsque le plâtre aura embu l'humidité, et qu'il sera bien sec, on le frottera doucement avec un linge fin; cette manipulation donnera au savon son lustre, et la statue ou figure de plâtre aura toutes les apparences du plus beau marbre blanc.

Recette pour rendre les maisons imcombustibles.—Ce procédé qui a été imaginé à Vienne, en Autriche, consiste à prendre un composé de neuf parties d'argile, une de tan, et une d'eau de tannerie; on y ajoute une treizième partie de cendres, avec une égale quantité de sable, si l'argile est bonne et bien grasse, et une vingt-cinquième partie seulement de sable et de cendres, si l'argile est moins bonne. On pétrit le tout avec de l'eau, et on laisse ensuite reposer cette pâte; on l'étend sur un plancher uni en lui donnant l'épaisseur de trois ou quatre doigts, et on attache avec une ficelle bien frottée de savon, une couche de paille de même épaisseur. Outre cette couverture préservative, il faut enduire les bois et tout le toit, d'une couche de la même pâte.

Mèches économiques.—Prenez des osiers de bois de saule, formez-en des mèches après les avoir dépouillés de leur écorce et les avoir fait sécher au four, trempez-les dans de la cire chaude et entourez-les de coton très-fin; retrempez-les une seconde fois dans la cire, et recouvrez le tout avec du suif de bonne qualité. Ces bougies éclaireront pendant quinze à seize heures sans avoir besoin d'être mouchées.

☞ Quelques changements à faire dans le chapitre de "Une de perdue deux de trouvées," qui devait paraître dans cette livraison, en retarde la publication jusqu'au prochain numéro.

REBUS.

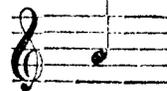


bien



A

FRANCE



L'

A



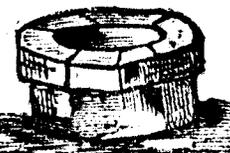
QUI



TU



pu

A
E

100 CE

Explication du REBUS de la dernière Livraison.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
L'S pris—n'haie—point—M—U—deux se—qu'Isle—neuf croix—pas.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



L'ÉPOUSE AVEUGLE.



Moderato.

PIANO.

FF ped.

P

rf

8^{va}

smorzando.

F

F

PP

P rall.

PPP

§. P

cres.

Oh! par-le moi, je m'in - qui - è - - te, Mais près de toi, j'ai du bon -

P

** P*

P *P*

heur ; Sur moi quand ton re-gard s'ar - rê - te, Son doux ray - on

PP *Fin. Contabile. Grazioso.*

vient sur mon cœur. Les champs en vain se re - nou-vel - - - - lent,

Fin.

FF *P* *cres.* *F* *dim.*

O fleurs ! que d'autres vous ap - pel - - - - lent, Rien ne doit plus fleurir pour moi.

rall.

Pour-tant en - cor, en cor j'es-pè - - - - re ! Si pour mes yeux meurt la lu -

rall. **P il tempo.*

mié - - re, Que mon â-me vi - ve de toi! Que mon â-me vi - ve de toi!

dim. *tes.*

P *PP*

Je t'aime, hélas! et suis jalouse,
 C'est que, vois-tu, ta triste épouse
 Pour l'avenir a de l'effroi:
 Le monde aux plaisirs te convie
 Une autre eût pu charmer ta vie,
 Moi, je suis un fardeau pour toi. *(bis)*

Réponds: le serment qui nous lie
 Seul peut il enchaîner ta vie?
 L'amour ne souffre point de loi....
 Oh! Je dois mourir la première!
 Mais au moins, sur ma froide pierre,
 Je veux une larme de toi. *(bis)*

—Oh! ne crains rien! rien! je t'adore,
 Viens dans mes bras, souris encore,
 Tu t'alarmes, hélas! pourquoi?
 Avec l'amour que tu me donnes,
 Puis-je aimer une autre que toi? *(bis)*

FINALE.

Oh! non, que rien ne t'inquiète
 Près de toi j'ai tant de bonheur!
 Sur moi que ton amour s'arrête,
 Pour le payer j'ai tout mon cœur.

